

Maupassant

Notes de lecture

Une Vie

À la fin du roman, Jeanne Le Perthuis des Vauds, alias Jeanne de Lamare, revient sur sa vie, et au fond sur les épisodes racontés par Maupassant. « Comme elle était montée au grenier, un matin, pour chercher quelque objet, elle ouvrit par hasard une caisse pleine de vieux calendriers ; on les avait conservés selon la coutume de certaines gens de campagne. / Il lui sembla qu'elle retrouvait les années elles-mêmes de son passé, et elle demeura saisie d'une étrange et confuse émotion devant ce tas de cartons carrés. / Elle les prit et les emporta dans la salle en bas. Il y en avait de toutes les tailles, des grands et des petits. Et elle se mit à les ranger par années sur la table. Soudain elle retrouva le premier, celui qu'elle avait apporté aux Peuples. / Elle le contempla longtemps, avec les jours biffés par elle le matin de son départ de Rouen, le lendemain de sa sortie du couvent. Et elle pleura. Elle pleura des larmes mornes et lentes, de pauvres larmes de vieille en face de sa vie misérable étalée devant elle sur cette table. / Et une idée la saisit qui fut bientôt une obsession terrible, incessante, acharnée. Elle voulait retrouver presque jour par jour ce qu'elle avait fait (pages 187 et 188). » Grâce à ce passage, on se rend compte d'au moins deux choses : le roman comporte une sorte de circularité, qui rappelle la fin de *À la recherche du temps perdu* de Proust (et même, Proust n'a-t-il pas découvert chez Maupassant cette idée ?) ; ensuite, selon l'évaluation immédiate de Jeanne, cette vie, sa vie, une vie parmi tant d'autres, est un échec. J'ajoute que cette évaluation me semble ne pas

être tout à fait celle de Maupassant, ni donc celle à laquelle est invité son lecteur : la tristesse de Jeanne qui semble avaler tout devrait être accompagnée de colère devant certaines scènes d'injustice, de rire devant d'autres ridicules et d'admiration devant d'autres encore, justes et sensés. Mais étant donné qui est Jeanne, étant donné qui elle est devenue sous les coups durs de cette vie, elle ne peut voir que ce qui est sombre et pleurer, encore une fois : en ressassant son passé, elle n'y trouve pas les consolations que trouvait sa mère dans son tiroir aux souvenirs, qu'elle appelait ses reliques.

Le roman est donc le récit d'une vie comme le veut le titre. Ou encore : on y représente comment une belle jeune femme douce et vivante devient une vieille femme aigrie et prête à mourir, si ce n'est qu'elle se plaît à se faire souffrir encore plus. C'est une vie, mais il y en a bien d'autres. « Elle mangea tristement à la lueur d'une bougie, songeant à mille choses, se rappelant son passage en cette même ville au retour de son voyage de noces, les premiers signes du caractère de Julien, apparus lors de ce séjour à Paris. Mais elle était jeune alors, et confiante, et vaillante. Maintenant elle se sentait vieille, embarrassée, craintive même, faible et troublée pour un rien. Quand elle eut fini son repas, elle se mit à la fenêtre et regarda la rue pleine de monde. Elle avait envie de sortir, et n'osait point. Elle allait infailliblement se perdre, pensait-elle. Elle se coucha ; et souffla sa lumière (page 181). » En revanche, je serais tenté de dire que la mort, ou une série de morts, est la vérité profonde du roman *Une Vie*. Plus exactement, il faudrait dire que la vérité du roman est la réception des deuils de la vie par une personne mélancolique ou dépressive. Une vie donc, une vie parmi tant d'autres, et donc différentes de bien d'autres, je le répète. Mais l'article indéfini suggère aussi une vie comme toutes les

vies au fond. Si cette suggestion est la bonne, cette vie tout à fait particulière révèle la vérité sur toutes les vies, et donc celle de l'auteur et celle du lecteur.

Le roman commence à une date précise : 1819. Il prend fin 30 ans plus tard : soit en 1850. Donc le récit se situe en France durant la Restauration, la Monarchie de Juillet et enfin la Second République. En somme, *Madame Bovary* et *Une Vie* finissent à la même époque et couvre en gros les mêmes décennies ; cela ne me semble pas un hasard, et doit être mis dans le dossier de la filiation entre les deux romans. Mais ce détail intertextuel est important, plus important, pour une autre raison : les autres romans et récits de Maupassant se situent presque tous dans les deux régimes suivants, soit le Second Empire et la Troisième République. Donc ce roman, ce premier roman est exceptionnel dans l'œuvre de Maupassant. Il me semble même que c'est dans *Une Vie* qu'on peut chercher à comprendre pourquoi Maupassant, contrairement à son maître Flaubert, focalise son attention sur l'époque suivante, la sienne. Est-ce parce qu'*Une Vie* décrit un échec, l'échec de la Restauration et ce reste de la Restauration que fut la Monarchie de Juillet ? Est-ce parce qu'*Une Vie* montre ce qui manque dans le nouveau monde qui naît à la fin du siècle ? Est-ce pour une autre raison, pour une raison schopenhaurienne, soit à cause du mensonge au cœur du monde comme volonté, mensonge qui a trompé la jeune femme dont on décrit la vie, un mensonge qui se dit et se croit à toutes les époques ?

En tout cas, le roman comporte un sous-titre, soit « L'humble vérité. » Ces mots sont assez surprenants, d'abord parce qu'ils disent en toutes lettres l'ambition de Maupassant, soit de dire la vérité en racontant sa fiction. Et voilà le lecteur placé au cœur du paradoxe qu'est un roman et au fond toute œuvre d'art. Or Maupassant dit

en plus que cette vérité est humble, ce qui ajoute une surprise à la surprise initiale du lecteur, et fait naître une question : en quoi l'histoire de Jeanne, une femme riche, noble et choyée, peut-elle mériter l'adjectif *humble*? Peut-être Maupassant veut-il montrer que la vérité sur la vie, soit qu'elle est au fond du fond une sorte d'échec programmé, se montre dans ce récit. En somme, le sous-titre renforce la plausibilité d'un récit offert comme exemplaire : une vie, une vie bien racontée, n'importe quelle vie bien représentée et bien lue, dit la vérité sur toutes les vies. Et même peut-être la vérité humble sur la vie se montre-t-elle mieux parce que Jeanne est pour ainsi dire une privilégiée : si l'humilité, la tristesse et la douleur de la vie se montrent dans la vie de Jeanne, qui avait tous les privilèges imaginables, c'est que la vie est humble, triste et douloureuse pour tous les humains.

Il n'est resté pas moins que cette vie, qui montre l'humble vérité peut-être, est la vie d'une mal adaptée. Et donc le roman de Maupassant pourrait avoir une dimension politique et pédagogique. En tout cas, Jeanne est une jeune femme noble de la Restauration, une enfant de la noblesse française du temps de la Restauration. Au fond, ces gens tentent de vivre à l'ancienne dans un monde qui a changé, mieux, dans un monde qui a été bouleversé de fond en comble par la Révolution française : leur échec est une sorte de démonstration en petit de l'échec du projet politique de la Restauration. En tout cas, petite mère vit dans le passé qui se trouve enfoui dans son tiroir aux souvenirs, alors que petit père vit dans les idées, les images et les émotions rousseauistes, qui explosent de temps en temps dans une de ses colères passagères, mais qui font de lui une sorte de gentleman déconnecté, passif et disposé à être exploité. (Ou pour le dire avec les mots de Maupassant lorsqu'il le fait entrer dans le roman et en

même temps dans la chambre de Jeanne : « Le baron Simon-Jacques Le Perthuis des Vauds était un gentilhomme de l'autre siècle, maniaque et bon. Disciple enthousiaste de J.-J. Rousseau, il avait des tendresses d'amant pour la nature, les champs, les bois, les bêtes. / Aristocrate de naissance, il haïssait par instinct quatre-vingt-treize ; mais philosophe par tempérament et libéral par éducation, il exécrait la tyrannie d'une haine inoffensive et déclamatoire. / Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté, une bonté qui n'avait pas assez de bras pour caresser, pour donner, pour étreindre, une bonté de créateur, éparsée, sans résistance, comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une lacune dans l'énergie, presque un vice. / Homme de théorie, il méditait tout un plan d'éducation pour sa fille, voulant la faire heureuse, bonne, droite et tendre (pages 3 et 4). ») Et Jeanne, d'abord en raison de son inexpérience et de son éducation, ensuite en raison du choc entre son expérience et son éducation, mais surtout par une sorte de passivité qui semble héritée de sa mère et de son père, l'héritière unique de la famille Le Perthuis des Vauds donc se retire en elle-même, recroquevillée dans la crainte de vivre, presque incapable d'agir et de décider. Elle me fait un peu penser à une femme battue. Et je peux penser que le nom de la famille (*pertuis*, soit petite ouverture qui laisse s'écouler peu à peu un liquide) est une sorte de symbole de ce qui se passe dans le roman et sur le plan historique dans l'ensemble de la France. Il est possible que Maupassant fait là une sorte de portrait de sa mère chérie, qui était dépressive, ou même de son père fier de sa noblesse, mais incapable de vivre selon sa fierté. Mais cette possibilité, en supposant qu'elle soit une vérité, ne peut pas déterminer le sens du roman, qui doit, se découvrir dans le tissu même du récit, dans l'interaction des personnages et dans le sort que leur réserve l'auteur.

En revanche, il est utile de faire comme le font certaines experts, soit explorer la possibilité que ce roman soit l'envers de *Madame Bovary*. En tout cas, sans oublier que Maupassant est un disciple avoué de Flaubert, mais en se tenant aux *faits* des deux récits, le lieu des deux romans est le même, soit la Normandie ; et l'époque est semblable, comme je l'ai indiqué. (Ce qui est, comme je l'ai dit, le seul cas des romans de Maupassant et, à moins d'un oubli de ma part, de ses contes.) De plus, le problème ou l'objet est le même : les attentes tapies dans le cœur d'une femme, lesquelles la rendent inapte à être heureuse ou même à survivre dans le monde tel qu'il est. Par ailleurs, s'il y a des ressemblances de fond entre les deux textes, il y a des différences importantes, ce qui fait que l'image miroir présente des inversions nombreuses : le niveau social et le niveau financier des héroïnes sont tout autres ; les maris sont bien différents ; et surtout les réactions psychologiques des femmes sont opposées (une fille, cyclothymique, d'un campagnard normand est pour ainsi dire remplacée par une femme, passive, de la noblesse française). Ceci au moins est sûr : si, comme je le crois, en lisant *Madame Bovary*, on tire profit de ne jamais perdre de vue (en imagination) de l'*Ursule Mirouët* de Balzac, il y a un avantage semblable à penser à Ursule et Emma en observant Jeanne.

Chapitre I

Ce chapitre, qui commence dans la pluie, mais finit sous le soleil, présente d'abord le cadre physique du bonheur rêvé de Jeanne. Comme on est dans un roman de Maupassant, on sent tout de suite, je ne sais comment, que cela, le bonheur rêvé ou le bonheur possible, est menacé. Est-ce seulement parce que je connais Maupassant ? Y a-t-il quelque chose dans les mots ou les images qu'il propose qui annonce ce qui vient ? Je ne

sais pas, je ne sais plus. Mais plus tard, à force de décrire les déboires de Jeanne, Maupassant fait naître une sorte d'évidence sombre et désespérante.

En tout cas, on trouve déjà le thème d'un invisible qui accompagne le visible, un invisible qui est au fond de la folie (du moins selon le bon sens), mais la folie nourrie par l'invisible, qui ici est une douce folie, en attendant de devenir son contraire. L'idéal rousseauiste des premiers romantiques se prépare à devenir l'innommable de le *Horla* du magnifique décadent qui s'appelle Maupassant. Cette douce folie apparaît dans les personnages du père et de la mère, mais aussi dans les *méditations* de Jeanne sortie du couvent et rentrée chez elle.

Je note aussi comment dans la description de la chambre de Jeanne Maupassant insiste sur les tapisseries de la chambre à coucher. Or on découvre peu à peu, avec Jeanne, l'histoire de Pyrame et Thysbé. « Les deux autres panneaux ressemblaient beaucoup au premier, sauf qu'on voyait sortir des maisons quatre petits bonshommes vêtus à la façon des Flamands et qui levaient les bras au ciel en signe d'étonnement et de colère extrêmes. / Mais la dernière tenture représentait un drame. Près du lapin qui broutait toujours, le jeune homme étendu semblait mort. La jeune dame, le regardant, se perçait le sein d'une épée, et les fruits de l'arbre étaient devenus noirs. / Jeanne renonçait à comprendre quand elle découvrit dans un coin une bestiole microscopique, que le lapin, s'il eût vécu, aurait pu manger comme un brin d'herbe. Et cependant c'était un lion. / Alors elle reconnut les malheurs de Pyrame et de Thysbé ; et, quoiqu'elle sourît de la simplicité des dessins, elle se sentit heureuse d'être enfermée dans cette aventure d'amour qui parlerait sans cesse à sa pensée des espoirs chéris, et ferait planer, chaque nuit,

sur son sommeil, cette tendresse antique et légendaire (page 10). » Maupassant place là une sorte d'annonce de la tragédie à venir. Or il se permet en même temps de souligner l'inconscience de Jeanne : même une fois qu'elle a identifié la scène, elle ne peut pas imaginer que les malheurs des deux amants pourraient la concerner ; ou encore, elle trouve leurs malheurs consolants, voire doux ; ce ne sont que des malheurs de fiction, offerts dans des récits qui n'ont rien de la vie. On touche du doigt le défaut de l'héroïne : sa vie sera ratée parce qu'elle ne peut pas penser d'avance la dureté de la vie. En un sens, tout l'enjeu de cette leçon manquée est de saisir si l'ignorance de Jeanne lui est propre, une inconscience qui appartient à une vie qui n'est que sa vie, ou si elle n'est qu'un exemple de l'ignorance humaine congénitale, visible dans une vie, cette vie-ci qui dit toutes les vies. De plus, je me demande si Maupassant ne veut pas annoncer de façon très discrète que sa présentation d'un amour manqué n'aura pas le même effet lénitif que celui de ces tapisseries ou des récits qui ont inspiré les fabricants de ces tapisseries. En tout cas, il présente dans son œuvre d'art une œuvre d'art qui n'enseigne pas la vérité des choses et de la vie.

Mais avant que la dure découverte se fasse, Maupassant décrit, à la perfection, dirais-je, la belle innocence de la jeune femme. Sa première nuit loin du couvent et enfin chez elle est celle des désirs obscurs, érotiques sans aucun doute, mais d'une douce innocence ; elle vit dans l'idéal avec un Lui énigmatique. « Et elle se mit à rêver d'amour. / L'amour ! Il l'emplissait depuis deux années de l'anxiété croissante de son approche. Maintenant elle était libre d'aimer ; elle n'avait plus qu'à le rencontrer, lui ! / Comment serait-il ? Elle ne le savait pas au juste et ne se le demandait même pas. *Il* serait *lui*, voilà tout. / Elle savait seulement qu'elle l'adorerait de toute son âme et qu'il la chérirait de toute sa force. Ils se

promèneraient par les soirs pareils à celui-ci, sous la cendre lumineuse qui tombait des étoiles. Ils iraient, les mains dans les mains, serrés l'un contre l'autre, entendant battre leurs cœurs, sentant la chaleur de leurs épaules, mêlant leur amour à la simplicité suave des nuits d'été, tellement unis qu'ils pénétreraient aisément, par la seule puissance de leur tendresse, jusqu'à leurs plus secrètes pensées. / Et cela continuerait indéfiniment, dans la sérénité d'une affection indescriptible (pages 12 et 13).» Comme son maître Flaubert, Maupassant utilise le discours indirect libre : cela lui permet de dire les rêves de Jeanne, mais en s'en détachant sans trop le dire et en laissant au lecteur le soin de démêler les possibilités. En un sens, les quatre chapitres à venir, puis les cinq suivants, servent à faire rêver le lecteur avec la belle héroïne, mais de façon à ce que la réalité, la dure réalité, celle qui est oubliée, se révèle être ce qu'elle est : non seulement une version vraie d'une réalité dure, mais un piège d'autant plus douloureux qu'on s'est laissé aller aux charmes de l'idéal.

Il faut bien avouer que Maupassant sait décrire la force de ces moments où le monde s'offre dans sa beauté. Il y a là un art puissant et la preuve d'une expérience sensuelle qui est pour lui inoubliable et essentielle à dire. « Et Jeanne se sentait devenir folle de bonheur. Une joie délirante, un attendrissement infini devant la splendeur des choses noya son cœur qui défaillait. C'était son soleil ! son aurore ! le commencement de sa vie ! le lever de ses espérances ! Elle tendit les bras vers l'espace rayonnant, avec une envie d'embrasser le soleil ; elle voulait parler, crier quelque chose de divin comme cette éclosion du jour ; mais elle demeurait paralysée dans un enthousiasme impuissant. Alors, posant son front dans ses mains, elle sentit ses yeux pleins de larmes ; et elle pleura délicieusement (page 14). » Il me

semble important de noter que ce moment produit chez Jeanne une sorte d'affaiblissement et des pleurs : sans qu'on le sache encore, Maupassant dit quelque chose de l'ADN psychologique de son héroïne. J'ajoute que la dernière scène du chapitre, la descente vers le port et la remontée aux château les Peuples, où on décrit la vie dans le village d'Yport est une sorte de « décor de théâtre (page 15) » rousseauiste : on rencontre des gens bons et simples, des gens simples parce que bons, qui tirent sans difficulté de quoi vivre d'une nature généreuse, des gens généreux en retour sans arrière-pensée. C'est la Corse avant la Corse. Je mets cette description aux frais des illusions du baron ; mais j'ajoute que les illusions du père correspondent à la sensibilité de sa fille, et vice versa. En tout cas, il me semble que la suite du roman montre que la réalité de la vie des campagnards et des pêcheurs est bien autre chose. En somme, ou bien Maupassant se contredit, ou bien il joue avec son lecteur, ou bien, comme il me le semble, il offre une description qui est pour ainsi dire écrite pour mieux être détruite, c'est-à-dire il révèle la nature problématique de l'idéal.

Je note pour référence future que Rosalie apparaît dans le roman dès le premier chapitre. « Jeanne était prête à monter en voiture lorsque la baronne descendit l'escalier, soutenue d'un côté par son mari, et, de l'autre par une grande fille de chambre forte et bien découplée comme un gars. C'était une Normande du pays de Caux, qui paraissait au moins vingt ans, bien qu'elle en eût au plus dix-huit. On la traitait dans la famille un peu comme une seconde fille, car elle avait été la sœur de lait de Jeanne. Elle s'appelait Rosalie. Sa principale fonction consistait d'ailleurs à guider les pas de sa maîtresse devenue énorme depuis quelques années par suite d'une hypertrophie du cœur dont elle se plaignait sans cesse (page 5). » En tout cas, le personnage de Rosalie est déjà

fixé : elle est forte, on s'appuie sur elle, elle n'a pas les raffinements ou les délicatesses de ceux qu'elle sert. On pourrait ajouter que ladite « hypertrophie du cœur » de sa première maîtresse sera la maladie psychologique plutôt que physique de Jeanne, et Rosalie aura fort à faire là encore pour soutenir sa nouvelle maîtresse. Si Rosalie est la sœur de lait de Jeanne, le lait de la mère de Rosalie a nourri deux enfants bien différentes.

La construction de trios, ce tic si fort chez Maupassant, commence dès la troisième phrase du roman et est repris quelques fois dans la première phrase. « Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, [1] se vidant sur la terre, [2] la délayant en bouillie, [3] la fondant comme du sucre... Jeanne, [1] sortie la veille du couvent, [2] libre enfin pour toujours, [3] prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas ; et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon... [1] Une voix, derrière la porte, appela : "Jeannette !" / [2] Jeanne répondit : "Entre, papa." / [3] Et son père parut (page 3). » Ce tour est si fort, si constant, si appuyé, qu'on se demande s'il ce n'est pas autre chose qu'un tic. Je signalerai à chaque chapitre un ou deux exemples de cette pratique.

Chapitre II

Le début du chapitre décrit le bonheur physique de Jeanne. Le portrait est très touchant et très juste. C'est le bonheur presque animal d'une jeune personne en santé. Et Maupassant semble avoir connu, et certes il a célébré, cette joie du corps. Ce fait doit être retenu quand on verra Jeanne dépérir à mesure de ses déceptions : son affaiblissement ne semble pas avoir eu un fondement physique ; ce sont les événements psychologiques qui

l'ont forgée et minée. Mais on doit se rendre compte aussi que cette description reprend tous les lieux communs de la conception romantique et qu'elle dégouline, dirait un autre, en gouttes de Rousseau : la communion avec la nature, la vérité des sentiments, l'homme (et la femme) avant l'état de société. « Une mollesse parfois la faisait s'étendre sur l'herbe drue d'une pente ; et parfois, lorsqu'elle apercevait tout à coup, au détour du val, dans un entonnoir de gazon, un triangle de mer bleue étincelante au soleil avec une voile à l'horizon, il lui venait des joies désordonnées, comme à l'approche mystérieuse de bonheurs planant sur elle. / Un amour de la solitude l'envahissait dans la douceur de ce frais pays, et dans le calme des horizons arrondis, et elle restait si longtemps assise sur le sommet des collines que des petits lapins sauvages passaient en bondissant à ses pieds. / Elle se mettait souvent à courir sur la falaise, fouettée par l'air léger des côtes, toute vibrante d'une jouissance exquise à se mouvoir sans fatigue comme les poissons dans l'eau ou les hirondelles dans l'air. / Elle semait partout des souvenirs comme on jette des graines en terre, de ces souvenirs dont les racines tiennent jusqu'à la mort. Il lui semblait qu'elle jetait un peu de son cœur à tous les plis de ces vallons. / Elle se mit à prendre des bains avec passion. Elle nageait à perte de vue, étant forte et hardie, et sans conscience du danger. Elle se sentait bien dans cette eau froide, limpide et bleue qui la portait en la balançant. Lorsqu'elle était loin du rivage, elle se mettait sur le dos, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux perdus dans l'azur profond du ciel que traversait vite un vol d'hirondelle, ou la silhouette blanche d'un oiseau de mer. On n'entendait plus aucun bruit que le murmure éloigné du flot contre le galet et une vague rumeur de la terre glissant encore sur les ondulations des vagues, mais confuse, presque insaisissable. Et puis Jeanne se redressait et, dans un affolement de joie, poussait des cris aigus en battant

l'eau de ses deux mains (page 17). » Une chose est sûre : le papa de Jeanne serait heureux d'entendre cette description de la vie intérieure de sa fille. Je signale ces moments de communion romantique avec la nature et d'idéalisation sentimentale moins pour suggérer que cela est faux que pour rappeler c'est essentiel pour connaître et comprendre et qu'il y a quelque chose de semblable chez le personnage d'Emma Bovary. Il me semble pourtant que Flaubert insiste, lourdement diraient les uns, clairement diraient les autres, sur l'origine littéraire, disons, ou la cause extérieure des sentiments de Jeanne. Maupassant lui ne le dit pas : le lecteur a laissé un peu plus à lui-même pour en décider. De ce fait, le texte de Maupassant ouvre plutôt sur la possibilité que la destruction des illusions de Jeanne n'est pas un effet de sa *mauvaise* éducation, mais de la contradiction au cœur de la condition humaine. Pour le dire autrement, Maupassant pourrait être plus pessimiste que Flaubert, si l'on veut, parce qu'il n'accuse pas l'époque ou l'éducation qui aurait déformé le cœur, mais la nature qui est mal faite. Il est au-delà des romantiques pessimistes ; il est même un anti-rousseauiste, et j'entends alors quelque chose de la condamnation de Nietzsche, au du moins de Schopenhauer, dans ses récits.

Car si Jeanne est une romantique attitrée, son père et sa mère le sont tout autant. Comme il se doit, le père est plus énergique, la mère plus rêveuse et ils sont présentés après leur fille dans leur cadre édénique familial. Puis arrive le curé. Il me semble crucial de noter que dans ce jardin quasi biblique et certes romantique, c'est le bon curé Picot (mais quel nom ! et parmi les sens possibles lequel est le meilleur ?) qui introduit le serpent dans l'Éden normand. Ceci est sûr : il est venu visiter les Peuples avec une idée en tête, comme l'indique en passant Maupassant, plus astucieux encore que le

prêtre et plus connaissant que lui des lois du cœur humain. « Il était gai, vrai prêtre campagnard, tolérant, bavard et brave homme. Il raconta des histoires, parla des gens du pays, ne sembla pas s'être aperçu que ses deux paroissiennes n'étaient pas encore venues aux offices, la baronne accordant son indolence avec sa foi confuse, et Jeanne trop heureuse d'être délivrée du couvent où elle avait été repue de cérémonies pieuses. / Le baron parut. Sa religion panthéiste le laissait indifférent aux dogmes. Il fut aimable pour l'abbé qu'il connaissait de loin, et le retint à dîner. / Le prêtre sut plaire grâce à cette astuce inconsciente que le maniement des âmes donne aux hommes les plus médiocres appelés par le hasard des événements à exercer un pouvoir sur leurs semblables. / La baronne le choya, attirée peut-être par une de ces affinités qui rapprochent les natures semblables, la figure sanguine et l'haleine courte du gros homme plaisant à son obésité soufflante. / Vers le dessert il eut une verve de curé en goguette, ce laisser-aller familial des fins de repas joyeuses. / Et tout à coup il s'écria comme si une idée heureuse lui eût traversé l'esprit : " Mais j'ai un nouveau paroissien qu'il faut que je vous présente, M. le vicomte de Lamare ! " / La baronne, qui connaissait sur le bout du doigt tout l'armorial de la province, demanda : " Est-il de la famille de Lamare de l'Eure ? " / Le prêtre s'inclina : " Oui, madame, c'est le fils du vicomte Jean de Lamare, mort l'an dernier (page 21). " » Il me semble important que ce soit lui, qu'on ne peut pas accuser de méchanceté, qui introduit celui qui apporte le mal. Car au fond, le mal n'est-il pas inscrit dans la passion et dans la vie ? Ce qui me semble clair, mais qui ne paraîtra que plus tard, c'est que ce curé est une sorte de cupidon : les choses de l'amour humain rien qu'humain dans sa complexité lui sont connues ; il accepte la force de l'éros ; prêtre à la manière du Vicaire Savoyard, il compose avec cette pulsion, irrésistible au fond, de manière à ce que

les choses ne se passent pas trop mal. Je rappelle qu'il est gras, alors que l'abbé Tolbiac, qu'on rencontrera plus tard, est maigre pour mieux souligner que les deux s'opposent, et surtout au sujet du sexe, de l'amour et de la morale idoine. Et si avec le curé Picot, on rit de bon cœur, comme dans ce chapitre, c'est bien autre chose avec le monstre Tolbiac plus tard. Mais j'y reviendrai.

À la fin de ce chapitre, on annonce donc l'existence, et puis le passage à venir, de celui qui sera, on le sent, l'amoureux, puis l'époux de Jeanne : encore une fois, je ne sais comment Maupassant le fait, mais conduit par lui, on devine tout de suite ce qui s'en vient. Cet à-venir a quelque chose de la nécessité, de la fatalité. On apprend aussi que si le curé sert d'entremetteur pour le jeune homme, tout de suite, il est question d'argent, et donc d'un facteur pour ainsi dire corrupteur d'une idylle amoureuse : Julien n'est pas Émile et encore moins Saint-Preux. Et le lecteur, dès le premier coup, craint que le jeune homme soit un habile coquin qui profitera de Jeanne la grande rêveuse et de ses parents qui n'ont aucun sens des affaires. Mais Maupassant qui dirige le jeu ne permet pas, me semble-t-il, de saisir à quel point ce qui se prépare sera terrible : on est encore sous le charme du rousseauisme du début, et la menace est vague.

Les trios continuent dès la première phrase du chapitre II et sont souvent repris. Un exemple : « Elle lisait, rêvait et vagabondait, toute seule, aux environs (page 16). »

Chapitre III

Dans ce chapitre, Julien fait sa cour à Jeanne, mais au fond à toute la famille. Dans le récit qu'en fait Maupassant, tout est discret, presque invisible, et

pourtant on saisit l'essentiel de ce qui se passe et on en devine beaucoup plus. Les détails que signalent Maupassant par souci de réalisme sont admirables d'insignifiance, et pourtant les gestes, les mots et les silences sont lourds de conséquences, parfois évidentes, parfois plus obscures. Maupassant continue le ton romantique du chapitre précédent, mais il y ajoute un quelque chose de plus sexuel au moyen d'allusions, comme dans le jeu entre le soleil et la mer. « Le soleil montait comme pour considérer de plus haut la vaste mer étendue sous lui ; mais elle eut comme une coquetterie et s'enveloppa d'une brume légère qui la voilait à ses rayons. C'était un brouillard transparent, très bas, doré, qui ne cachait rien, mais rendait les lointains plus doux. L'astre dardait ses flammes, faisait fondre cette nuée brillante ; et, lorsqu'il fut dans toute sa force, la buée s'évapora, disparut ; et la mer, lisse comme une glace, se mit à miroiter dans la lumière (page 26). » Évidemment, cela peut sembler artificiel, mais la vérité du texte vient de ce que c'est bel et bien la nature qui stimule dans les deux jeunes des rêveries érotiques. Mais il y a aussi dans ces mots des quasi prophéties de malheur, par exemple dans les allusions au sang et à une sorte de destruction de l'autre. « Le soleil, plus bas, semblait saigner ; et une large traînée lumineuse, une route éblouissante courait sur l'eau depuis la limite de l'Océan jusqu'au sillage de la barque. / Les derniers souffles de vent tombèrent ; toute ride s'aplanit ; et la voile immobile était rouge. Une accalmie illimitée semblait engourdir l'espace, faire le silence autour de cette rencontre d'éléments ; tandis que, cambrant sous le ciel son ventre luisant et liquide, la mer, fiancée monstrueuse, attendait l'amant de feu qui descendait vers elle. Il précipitait sa chute, empourpré comme par le désir de leur embrasement. Il la joignit ; et, peu à peu, elle le dévora (page 30). » Encore une fois, on pourrait prétendre que c'est artificiel, et que l'auteur est

malhabile. Mais il me semble que Maupassant veut faire saisir que c'est là une sorte de loi de la nature : la lutte et la mort sont au cœur de tout, et l'érotisme et le désir trouvent là leur vérité essentielle. Mettons que son côté schopenhaurien, que tous reconnaissent chez lui et qu'il reconnaissait lui-même, apparaît dans ces remarques, qu'il prétendrait réalistes, et même d'un réalisme profond, c'est-à-dire révélateur et non pas artificiel ou sectaire.

Surtout peut-être, ce chapitre continue le ton romantique du chapitre précédent, comme je l'ai dit. La scène sur l'île, ce qui se passe entre les deux amoureux alors qu'on les laisse seuls, est parfaite : le rêve de Jeanne se poursuit, mais à deux cette fois... En revanche et en même temps, on sent l'ironie de Maupassant : c'est trop parfait ; les paroles qui accompagnent les faits sont des poncifs. Je me demande à tout moment si le jeune vicomte est tout à fait dupe des phrases qu'il prononce, au moment même où il me paraît que Jeanne l'est. (Je ne peux pas oublier qu'il s'appelle Lamare, et qu'il est pour ainsi dire moins beau qu'il ne paraît à la surface.) Plus intéressantes encore peut-être sont la description des rêveries amoureuses de Jeanne, qui encore une fois font penser à la Profession de foi de Rousseau, aux pages sur l'éducation de Sophie dans l'attente de Télémaque ou aux aveux de Julie : elles sont liées à l'idée d'une Providence ou à celle d'un destin favorable ; l'enjeu du récit qui suivra est sans doute d'offrir avec l'offre de la réalité une confirmation éventuelle, ou plutôt une contradiction, inévitable et fondamentale, de ces rêveries. « Et, tout en le gardant en ses bras, elle songea. / Était-ce bien *lui* l'époux promis par mille voix secrètes, qu'une Providence souverainement bonne avait ainsi jeté sur sa route ? Était-ce bien l'être créé pour elle, à qui elle dévouerait son existence ? Étaient-ils ces deux prédestinés dont les tendresses se joignant devaient

s'êtreindre, se mêler indissolublement, engendrer l'amour ? / Elle n'avait point encore ces élans tumultueux de tout son être, ces ravissements fous, ces soulèvements profonds qu'elle croyait être la passion ; il lui semblait cependant qu'elle commençait à l'aimer ; car elle se sentait parfois toute défaillante en pensant à lui ; et elle y pensait sans cesse. Sa présence lui remuait le cœur ; elle rougissait et pâissait en rencontrant son regard, et frissonnait en entendant sa voix. / Elle dort bien peu cette nuit-là. / Alors de jour en jour le troublant désir d'aimer l'envahit davantage. Elle se consultait sans cesse, consultait aussi les marguerites, les nuages, des pièces de monnaie jetées en l'air (page 31). » Aussi, la description du baptême du bateau Jeanne est fine et fait partie de l'érotisme de ces pages : elle est toute pleine d'ironie, surtout envers ce qu'il y appartient au rituel religieux, mais on sent, et Jeanne sent, et Julien suggère, qu'il y a là une préfiguration des fruits de leur amour. Car, en suivant le rituel un peu kétéine, on ne peut que transposer et y voir un sorte de mariage religieux. On y entend donc comme à l'avance tout ce que la cérémonie qui suivra pourrait avoir de faux.

Fait partie aussi de l'art de Maupassant, la façon dont il place des pions dont on se souvient plus tard quand est révélé quelque point crucial. Des pions qui portent par exemple sur la vanité sociale de Julien, sur son avarice, mais aussi sur sa brutalité sexuelle. « La calèche attelée s'avança, Mme Adélaïde descendit de sa chambre en grand apparat au bras de Rosalie, qui parut tellement émue par l'élégance de M. de Lamare que petit père murmura : « Dites donc, vicomte, je crois que notre bonne vous trouve à son goût. » Il rougit jusqu'aux oreilles, fit semblant de n'avoir pas entendu, et, s'emparant du gros bouquet, le présenta à Jeanne. Elle le prit plus étonnée encore. Tous les quatre montèrent en voiture ; et la cuisinière Ludivine, qui apportait à la

baronne un bouillon froid pour la soutenir, déclara : “Vrai, madame, on dirait une noce (page 32).” » Et je pense aussi aux explications en deux temps de certains des gestes du jeune homme (voir pages 33 et 34). Ce n’est que la seconde explication qui est vraie, et pourtant à force de jouer son rôle, on peut croire que la première n’était pas fausse. En somme, il faut avoir l’œil aiguisé quand on lit Maupassant. Tout cela me fait penser aux auteurs habiles des romans policiers (je pense à Christie et à James) : quand arrive la solution de l’énigme, on doit avouer en y repensant, ou mieux en relisant, que tout avait déjà été suggéré, voire dit, et que l’auteur n’a pas triché. Dans le cas de Maupassant, je crois qu’il y tient par une sorte d’honnêteté supplémentaire, ou philosophique : une de ses idées les plus chères est de prétendre que son pessimisme n’est pas plaqué, que la dureté, voire l’horreur, de l’existence humaine, est visible quand on est attentif. Ses récits servent à enseigner, inlassablement, cette leçon, comme le ferait un instituteur têtu, mais inventif.

Ce chapitre est intéressant aussi parce qu’on y trouve une sorte de peinture impressionniste faite par les mots. En tout cas, la scène de la randonnée en mer rappelle bien des toiles de Monet faites dans la région, et Maupassant s’efforce lui aussi à représenter les jeux de lumière et les progressions et régressions des ombres. L’intention et l’habileté de Maupassant sont évidentes : cela servirait très bien à la preuve d’une de mes thèses, soit qu’il est un plus grand paysagiste que Flaubert (et tant pis pour ceux qui crieront à l’hérésie). Voici en tout cas un exemple qui servirait sinon à prouver ma proposition, du moins à illustrer son talent et sa proximité aux thèmes de *l’impressionnisme*. « On s’éloigna d’abord. Vers l’horizon, le ciel se baissant se mêlait à l’Océan. Vers la terre, la haute falaise droite faisait une grande ombre à son pied, et des pentes de

gazon pleines de soleil l'échancraient par endroits. Là-bas, en arrière, des voiles brunes sortaient de la jetée blanche de Fécamp, et là-bas, en avant, une roche d'une forme étrange, arrondie et percée à jour, avait à peu près la figure d'un éléphant énorme enfonçant sa trompe dans les flots. C'était la petite porte d'Étretat. / Jeanne, tenant le bordage d'une main, un peu étourdie par le bercement des vagues, regardait au loin ; et il lui semblait que trois seules choses étaient vraiment belles dans la création : la lumière, l'espace et l'eau (pages 25 et 26). »

Les trios : « Le vicomte [1] s'inclina, [2] dit son désir ancien déjà de faire la connaissance de ces dames et [3] se mit à causer avec aisance, en homme comme il faut, ayant vécu (page 22). »

Chapitre IV

Le chapitre IV offre un nouveau personnage, destiné à réapparaître pour mieux disparaître. Le portrait de Lison (quel surnom, d'ailleurs expliqué !) est beau et terrible : il apporte une sorte de dernier détail de douceur ridicule à l'histoire de cette famille, mal préparée à la vie. « Sa sœur, par habitude prise dans la maison paternelle, la considérait comme un être manqué, tout à fait insignifiant. On la traitait avec une familiarité sans gêne qui cachait une sorte de bonté méprisante. Elle s'appelait Lise et semblait gênée par ce nom pimpant et jeune. Quand on avait vu qu'elle ne se mariait pas, qu'elle ne se marierait sans doute point, de Lise on avait fait Lison. Depuis la naissance de Jeanne, elle était devenue " tante Lison ", une humble parente, propre, affreusement timide, même avec sa sœur et son beau-frère qui l'aimaient pourtant, mais d'une affection vague participant d'une tendresse indifférente, d'une

compassion inconsciente et d'une bienveillance naturelle. / Quelquefois, quand la baronne parlait des choses lointaines de sa jeunesse, elle prononçait, pour fixer une date : "C'était à l'époque du coup de tête de Lison." / On n'en disait jamais plus ; et "ce coup de tête" restait comme enveloppé de brouillard. / Un soir Lise, âgée alors de vingt ans, s'était jetée à l'eau sans qu'on sût pourquoi. Rien dans sa vie, dans ses manières, ne pouvait faire pressentir cette folie. On l'avait repêchée à moitié morte ; et ses parents, levant des bras indignés, au lieu de chercher la cause mystérieuse de cette action, s'étaient contentés de parler du "coup de tête", comme ils parlaient de l'accident du cheval "Coco" qui s'était cassé la jambe un peu auparavant dans une ornière et qu'on avait été obligé d'abattre (page 37).» J'y vois aussi une sorte d'annonce du sort de Jeanne. Ou pour le dire autrement, avec une tantine semblable, avec un mère passive comme petite mère, avec un père doux, mais faible comme Simon-Jacques, on annonce pour ainsi dire l'inévitabilité du sort de Jeanne. Sans doute parce que je connais Maupassant, je trouve le portrait de Lison menaçant. En tout cas, il y a de la tendresse chez Maupassant, mais une tendresse qui est accompagnée d'une sorte d'art de détruire, ou dans le cas de Lison d'art de décrire les êtres détruits. Voici ce que je crois être au fond de cette tendresse. Tout est illusion, et rien n'est comme on l'a promis: la vie est dure alors que les cœurs sont tendres ; ou encore : les cœurs tendres, et tous sont des cœurs tendres, sont sans défense contre l'implacable dureté de ce qui est. On peut rire de la tante Lison, comme le font les deux jeunes, et même on ne peut pas ne pas rire d'elle, mais elle révèle la condition humaine à ceux qui ont les yeux ouverts. Et le récit d'*Une Vie* sert à ouvrir quelques yeux de plus.

La description du repas de noces que fait Maupassant me semble (et tous les commentateurs le disent) une

sorte de reprise inversée de celle de Flaubert au chapitre équivalent de *Madame Bovary*. Si c'est le cas, on peut dire que Maupassant a choisi de moins étaler les choses et donc son talent de *représentateur*. Mais je note aussi que Maupassant insiste sur l'enseignement, mal fait, de la dimension physique de l'amour et du mariage et surtout sur le choc qui s'ensuit. Il faudrait citer tout, mais, comme il se doit, je focalise l'attention sur Jeanne. «Las enfin de la solliciter sans succès, il demeura immobile sur le dos. / Alors elle songea ; elle se dit, désespérée jusqu'au fond de son âme, dans la désillusion d'une ivresse rêvée si différente, d'une chère attente détruite, d'une félicité crevée : "Voilà donc ce qu'il appelle être sa femme ; c'est cela ! c'est cela !" / Et elle resta longtemps ainsi, désolée, l'œil errant sur les tapisseries du mur, sur la vieille légende d'amour qui enveloppait sa chambre. / Mais, comme Julien ne parlait plus, ne remuait plus, elle tourna lentement son regard vers lui, et elle s'aperçut qu'il dormait ! Il dormait, la bouche entr'ouverte, le visage calme ! Il dormait ! / Elle ne le pouvait croire, se sentant indignée, plus outragée par ce sommeil que par sa brutalité, traitée comme la première venue. Pouvait-il dormir une nuit pareille ? Ce qui s'était passé entre eux n'avait donc pour lui rien de surprenant ? Oh ! elle eût mieux aimé être frappée, violentée encore, meurtrie de caresses odieuses jusqu'à perdre connaissance. / Elle resta immobile, appuyée sur un coude, penchée vers lui, écoutant entre ses lèvres passer un léger souffle qui, parfois, prenait une apparence de ronflement (page 48). » J'ajoute qu'il me semble que Maupassant montre qu'avec Jeanne, Julien n'est pas une brute absolue ni un violeur pur et simple. (Pourtant, il est tout cela, comme on l'apprendra par la suite.) Il me semble qu'il y a une suggestion de la part de l'auteur que le problème n'est pas, n'est pas seulement, celui d'une éducation sexuelle mal faite ou d'une roserie de mâle ou de cet homme-ci, mais aussi d'une sorte

d'abîme qui existe entre les deux sexes et leurs consciences idoines. Avec Maupassant, on en arrive à dire que les différences entre les individus, l'ignorance qui existe d'une personne à une autre, les erreurs de comportement, que tout cela peut être réduit, pendant un temps (au début de la saison amoureuse, ici ou là (en Corse par exemple), plus ou moins, mais que la vérité de l'abîme naturel, donné d'avance et infranchissable a raison de tout.

Les trios : « [1] On entendait, de l'autre côté du château, la gaieté bruyante des paysans qui buvaient du cidre sous les pommiers. [2] Tout le pays endimanché emplissait la cour. [3] Les gars et les filles se poursuivaient. / Jeanne et Julien [1] traversèrent le bosquet, puis [2] montèrent sur le talus, et, muets tous deux, [3] se mirent à regarder la mer. [1] Il faisait un peu frais, bien qu'on fût au milieu d'août ; [2] le vent du nord soufflait, et [3] le grand soleil luisait durement dans le ciel tout bleu (page 41). »

Chapitre V

Le chapitre de la lune de miel, et surtout la partie qui se passe en Corse, est magnifique (je me trouve ridicule à force de répéter cet adjectif) ; il me fait penser au premier chapitre qui décrit le bonheur physique de Jeanne avant son mariage. Maupassant aime le Sud et le décrit avec amour et sensualité. La description de ce territoire est ravissante en elle-même, mais satisfaisante aussi parce qu'elle reprend et continue les traits romantiques ou rousseauistes du portrait psychologique de Jeanne. Il va de soi et on l'a déjà vu, que la jeune femme rêve d'une société humaine plus simple et plus authentique, et il est presque nécessaire qu'elle en fasse l'expérience (voir page 50). La description est intéressante aussi parce que

Maupassant montre de façon convaincante, me semble-t-il, comment on peut faire la découverte de sa propre sensualité sexuelle, comment un certain contexte peut libérer et révéler des choses cachées en soi. « Et, comme elle savourait la fraîcheur de l'eau, il lui prit la taille et tâcha de lui voler sa place au bout du conduit de bois. Elle résista ; leurs lèvres se battaient, se rencontraient, se repoussaient. Dans les hasards de la lutte, ils saisissaient tour à tour la mince extrémité du tube et la mordaient pour ne point lâcher. Et le filet d'eau froide, repris et quitté sans cesse, se brisait et se renouait, éclaboussait les visages, les cous, les habits, les mains. Des gouttelettes pareilles à des perles luisaient dans leurs cheveux. Et des baisers coulaient dans le courant. / Soudain Jeanne eut une inspiration d'amour. Elle emplit sa bouche du clair liquide, et, les joues gonflées comme des outres, fit comprendre à Julien que, lèvre à lèvre, elle voulait le désaltérer. / Il tendit sa gorge, souriant, la tête en arrière, les bras ouverts ; et il but d'un trait à cette source de chair vive qui lui versa dans les entrailles un désir enflammé. / Jeanne s'appuyait sur lui avec une tendresse inusitée ; son cœur palpitait ; ses reins se soulevaient ; ses yeux semblaient amollis, trempés d'eau. Elle murmura tout bas : "Julien... je t'aime !" et, l'attirant à son tour, elle se renversa et cacha dans ses mains son visage empourpré de honte. / Il s'abattit sur elle, l'étreignant avec emportement. Elle haletait dans une attente énervée ; et tout à coup elle poussa un cri, frappée, comme de la foudre, par la sensation qu'elle appelait (pages 55 et 56). » Personne ne peut prétendre qu'après la terrible scène de la nuit de noces en Normandie, celle-ci, en plein jour sous le soleil méditerranéen, n'offre pas une sorte de compensation. Et les jours qui suivent sont des jours de plaisir partagé pour le jeune couple amoureux. Jeanne insensible sur le plan physique et Julien brute sexuelle ? Sans doute à la longue, mais pas dans ce chapitre.

Malgré ce qu'on pourrait appeler son côté lumineux, le voyage de noces est l'occasion de signaler au moyen de mille détails les découvertes attristantes renouvelées de Jeanne : son époux est un être qu'elle ne connaît pas, quelqu'un qui n'a pas les mêmes goûts qu'elle, et il y a un voile (mais pas un mur ou un fossé, encore moins un abîme) entre eux deux : « Elle en voulait en son cœur à Julien de ne pas comprendre cela, de n'avoir point ces fines pudeurs, ces délicatesses d'instinct ; et elle sentait entre elle et lui comme un voile, un obstacle, s'apercevant pour la première fois que deux personnes ne se pénétrèrent jamais jusqu'à l'âme, jusqu'au fond des pensées, qu'elles marchent côte à côte, enlacées parfois, mais non mêlées, et que l'être moral de chacun de nous reste éternellement seul par la vie (page 54). » C'est triste à court terme, et ce sera terrible à la longue. Mais n'est-il pas possible que ça ne soit pas la condition humaine inévitable, ou encore que l'incompréhension s'est aussi sur un fond de compréhension qui est tout à fait aussi humain que ce que souligne avec efficacité et emphase Maupassant. Ce possible ne me semble pas accepter par l'auteur. J'ajoute que cette longue phrase d'introspection apparaît après ce qui doit être leur premier copulation de jour et avant que le jeune couple ne connaisse une véritable union des corps. On pourrait croire qu'après le moment de grâce sexuelle que connaît Jeanne, elle ait oublié ce qu'elle a compris ici. Mais la vie, ou le récit de Maupassant, fera qu'elle s'en ressouvienne.

Je me demande pourquoi Maupassant inclut des scènes sur les mœurs de l'île et surtout la scène de la jalousie sexuelle à-la-Corse, qui suit la première nuit de passion amoureuse entre les deux époux nouvellement amoureux. « La jeune Corse résista longtemps, ne voulant point accepter. Enfin elle consentit : " Eh bien, dit-elle, envoyez-moi un petit pistolet, un tout petit. " /

Jeanne ouvrit de grands yeux. L'autre ajouta tout bas, près de l'oreille, comme on confie un doux et intime secret : " C'est pour tuer mon beau-frère. " Et, souriant, elle déroula vivement les bandes qui enveloppaient le bras dont elle ne se servait point, puis, montrant sa chair ronde et blanche, traversée de part en part d'un coup de stylet presque cicatrisé : " Si je n'avais pas été aussi forte que lui, dit-elle, il m'aurait tuée. Mon mari n'est pas jaloux, lui, il me connaît ; et puis il est malade, vous savez ; et cela lui calme le sang. D'ailleurs, je suis une honnête femme, moi, Madame ; mais mon beau-frère croit tout ce qu'on lui dit. Il est jaloux pour mon mari ; et il recommencera certainement. Alors, j'aurais un petit pistolet, je serais tranquille, et sûre de me venger. " / Jeanne promit d'envoyer l'arme, embrassa tendrement sa nouvelle amie, et continua sa route (page 60). » On pourrait prétendre (certains le font) qu'il y a une sorte de faiblesse de Maupassant qui cède à la tentation de facilité et fait dans le pittoresque gratuit. Mais on peut trouver au moins une raison qui tient à l'économie du récit. Cette femme corse, moins sophistiquée, moins rêveuse, une sorte de Rosalie méditerranéenne, montre comment la vie est dure, elle sait que la passion a des côtés dangereux et il fait ce qu'il faut pour s'armer contre eux. Ce qui ne veut pas dire que Jeanne comprend quoi que ce soit de semblable. Elle restera sans moyens à mesure que la dureté de la vie laminera ses illusions. Mais Maupassant, lui, travaille sur un autre plan avec son lecteur.

Ce chapitre est un merveille pour une autre raison et d'un autre point de vue, soit parce qu'il met en marche le processus qui sera l'exercice proposé par l'auteur et celui à faire par le lecteur. Il décrit un moment (quelques jours) de vérité sexuelle et humaine entre Jeanne et Julien ; il suggère aussi que cela a lieu parce qu'on est en Corse, parce qu'on est près de la nature et des bons

sauvages, mais surtout peut-être parce que Jeanne vit cette vérité physique comme un moment idéal sans aspérités, sans prix, sans effort, et que le réel inégal, coûteux et exigeant va se réaffirmer. En tout cas, ce moment de vérité, ou plutôt ce moment idéal, prend fin quand on retourne dans le nord, dans la civilisation, et alors Julien redevient l'être qu'il était et Jeanne perd le contact avec ce qu'elle aurait pu continuer d'être. Au fond, comme le dit si bien Maupassant qui fait parler le cœur de Jeanne : « Elle retarda de quatre jours encore leur voyage de rentrée, ne pouvant se décider à quitter ce bon pays du soleil. Il lui semblait qu'elle venait d'accomplir le tour du bonheur (page 61). » La question de la vie, sinon du roman, est de savoir si le bonheur tel que le comprend Jeanne est le seul bonheur qu'un être humain peut imaginer et désirer. Et aussi si l'exercice de ne pas se mentir et de tenter de voir clair a une quelconque efficacité.

Le personnage de Julien comporte pour moi au moins une difficulté. Il est un jouisseur. Or d'ordinaire les jouisseurs sont dépensiers : l'argent est au service de leur passion. Et Julien a fait ce qu'il fallait pour qu'il ait de quoi satisfaire ses désirs. Mais il est en même temps radin. En somme, il est pour ainsi dire bourgeois ; il y a chez lui un calcul constant, une inquiétude au fond qui va mal avec la passion ; son inquiétude n'est pas métaphysique ou existentielle, mais physique et pratique. Certes, il est emporté quand il s'agit de son plaisir. Mais il semble incapable de se perdre vraiment. Il n'est pas un Don Juan à-la-Molière ou à-la-Camus, ou plutôt il est un Don Juan en pantoufle. Sans doute est-ce juste en ce sens qu'il y a des êtres humains comme lui (et peut-être tous sont-ils ainsi malgré les images qui restent des récits romantiques), mais je ne puis manquer de signaler qu'il y a déjà lui quelque chose que

Maupassant décrira avec encore plus de dureté dans *Bel-Ami*.

Les trios : « Elle tremblait en voyant venir les notes, [1] sûre d'avance des observations qu'il allait faire sur chaque article, [2] humiliée par ces marchandages, [3] rougissant jusqu'aux cheveux [1] sous le regard méprisant des domestiques [2] qui suivaient son mari de l'œil [3] en gardant au fond de la main son insuffisant pourboire (page 53). »

Chapitre VI

Après la cour, le mariage et la lune de miel, vient la vie ordinaire. Dans le cas de Jeanne et de Julien, c'est le temps de l'établissement en Normandie, lieu de la vie ordinaire. Je note tout de suite que le vicomte de Lamare s'installe aux Peuples. Cela implique qu'il est un noble de la Restauration, comme les Le Perthuis des Vauds, mais qu'il a moins d'argent qu'eux, voire qu'il est dépossédé. Ce chapitre porte sur la tristesse de Jeanne, mais aussi de la cause, ou l'occasion seulement, de cette tristesse, soit le caractère de son mari. Le récit de Maupassant déshabille Julien peu à peu, et donc le dévoile ou le révèle. C'est fin, c'est progressif, mais c'est implacable. Et d'abord, une fois installé sur son nouveau fief, l'époux sensuel et sexuel change d'attitude envers Jeanne : il la délaisse ; il devient un autre, et Jeanne a aimé un autre Julien, le Corse, que celui avec qui elle doit vivre, le Normand. « Ses relations avec Julien avaient changé complètement. Il semblait tout autre depuis le retour de leur voyage de noces, comme un acteur qui a fini son rôle et reprend sa figure ordinaire. C'est à peine s'il s'occupait d'elle, s'il lui parlait même ; toute trace d'amour avait subitement disparu ; et les nuits étaient rares où il pénétrait dans sa chambre. / Il avait pris la

direction de la fortune et de la maison, révisait les baux, harcelait les paysans, diminuait les dépenses, et ayant revêtu lui-même des allures de fermier gentilhomme, il avait perdu son vernis et son élégance de fiancé. / Il ne quittait plus, bien qu'il fût tigré de taches, un vieil habit de chasse en velours, garni de boutons de cuivre, retrouvé dans sa garde-robe de jeune homme, et, envahi par la négligence des gens qui n'ont plus besoin de plaire, il avait cessé de se raser, de sorte que sa barbe longue, mal coupée, l'enlaidissait incroyablement. Ses mains n'étaient plus soignées ; et il buvait, après chaque repas, quatre ou cinq petits verres de cognac. / Jeanne ayant essayé de lui faire quelques tendres reproches, il avait répondu si brusquement : "Tu vas me laisser tranquille, n'est-ce pas ?" qu'elle ne se hasarda plus à lui donner des conseils. / Elle avait pris son parti de ces changements d'une façon qui l'étonnait elle-même. Il était devenu un étranger pour elle, un étranger dont l'âme et le cœur lui restaient fermés (page 67). » Ensuite, Julien se montre avare, ou du moins inquiet par rapport à l'argent. Certes, l'attitude insouciant et dépensière de la famille Le Perthuis, et surtout celle du père, est imprudente ; certes, si comme je le crois Julien a connu certaines difficultés financières (sans doute à cause de ses parents), il est plus conscient de la question financière et plus préoccupé par ce côté des choses de la vie. Voilà pour excuser son vice. Or en plus d'être avare, il est quand même brutal, entre autres avec les serviteurs. Au fond, il est un peu l'envers de son beau-père : il est un prépondérant, mais il voit qu'il peut tout perdre ; il est inquiet et prêt à se défendre, c'est-à-dire à attaquer.

Or un homme semblable était fait pour abattre Jeanne. En tout cas, cette hypersensible, disposée aux enthousiasmes qui lui font idéaliser le monde, est tout aussi disposée à réagir trop fort à ce qui est déprimant

et passer de l'autre bord, ou tomber en une sorte d'enfer, et devenir dépressive. Et c'est ce qui lui arrive en installant aux Peuples et en Normandie froide, sombre et humide après le séjour en une Corse chaude, lumineuse et sèche. En plus, on passe de l'été à l'automne. Ce choc géo-météorologique commence dès le début du chapitre et, semble-t-il, dès le premier soir du retour aux Peuples. « Elle se demanda ce qu'elle allait faire maintenant, cherchant une occupation pour son esprit, une besogne pour ses mains. Elle n'avait point envie de redescendre au salon auprès de sa mère qui sommeillait ; et elle songeait à une promenade, mais la campagne semblait si triste qu'elle sentait en son cœur, rien qu'à la regarder par la fenêtre, une pesanteur de mélancolie. / Alors elle s'aperçut qu'elle n'avait plus rien à faire, plus jamais rien à faire. Toute sa jeunesse au couvent avait été préoccupée de l'avenir, affairée de songeries. La continuelle agitation de ses espérances emplissait, en ce temps-là, ses heures sans qu'elle les sentît passer. Puis, à peine sortie des murs austères où ses illusions étaient écloses, son attente d'amour se trouvait tout de suite accomplie. L'homme espéré, rencontré, aimé, épousé en quelques semaines, comme on épouse en ces brusques déterminations, l'emportait dans ses bras sans la laisser réfléchir à rien. / Mais voilà que la douce réalité des premiers jours allait devenir la réalité quotidienne qui fermait la porte aux espoirs indéfinis, aux charmantes inquiétudes de l'inconnu. Oui, c'était fini d'attendre. / Alors plus rien à faire, aujourd'hui, ni demain ni jamais. Elle sentait tout cela vaguement à une certaine désillusion, à un affaissement de ses rêves (page 62). » Et à la fin du même chapitre, c'est la même atmosphère, la même tristesse. Les moments de rire, la connivence avec ses parents, les prises de conscience du ridicule de ceux qui les entourent, et d'abord de Julien, n'allègent en rien la sorte de décision que prend Jeanne. En revoyant en automne les pauvres famille de pêcheurs d'Yport, elle

comprend quelque chose qu'elle ne voyait même pas durant ses enthousiasmes estivaux. « Et il semblait à Jeanne que son âme s'élargissait, comprenait des choses invisibles ; et ces petites lueurs éparses dans les champs lui donnèrent soudain la sensation vive de l'isolement de tous les êtres que tout désunit, que tout sépare, que tout entraîne loin de ce qu'ils aimeraient. / Alors, d'une voix résignée, elle dit : “ Ça n'est pas toujours gai, la vie. ” / Le baron soupira : “ Que veux-tu, fillette, nous n'y pouvons rien. ” / Et le lendemain, père et petite mère étant partis, Jeanne et Julien restèrent seuls (page 76). » Je prétends que ce moment est un moment de vérité selon Maupassant, un moment où le réel se dévoile. En tout cas, après bien d'autres, je reconnais là la tendre tristesse, la mélancolie existentielle qui se trouve au fond du fond de ses récits. Je refuse les accusations de misogynie qu'on lui porte, mais je ne peux pas ne pas entendre, presque à chaque page, cette leçon mélancolique reçue de l'auteur d'*Une Vie*.

Le père de Jeanne est sans doute un faible, un homme aux émotions droites peut-être, mais aux actes inadéquats. (Je ne dis rien de la baronne : sur cette question, c'est inutile.) On le voit au moins une fois affronter Julien quand il se montre brutal. « Jeanne, éperdue, balbutiait : “ Père... Oh ! père ! ” et la baronne, soulevée d'indignation, serrait le bras de son mari. “ Mais empêchez-le donc, Jacques. ” Alors brusquement le baron abaissa la vitre de devant, et, attrapant la manche de son gendre, lui jeta, d'une voix frémissante : “ Avez-vous bientôt fini de frapper cet enfant ? ” / Julien stupéfait se retourna : “ Vous ne voyez donc pas dans quel état le bougre a mis sa livrée ? ” / Mais le baron, la tête sortie entre les deux : “ Eh, que m'importe ! on n'est pas brutal à ce point. ” Julien se fâchait de nouveau : “ Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît, cela ne vous regarde pas ! ” et il levait encore la main ; mais son beau-

père la saisit brusquement et l'abaissa avec tant de force qu'il la heurta contre le bois du siège, et il cria si violemment : " Si vous ne cessez pas, je descends et je saurai bien vous arrêter, moi ! " que le vicomte se calma soudain, et, haussant les épaules sans répondre, il fouetta les bêtes qui partirent au grand trot (page 74). » Il est clair que Simon-Jacques parle au nom de sa famille et d'une certaine noblesse qui n'existe plus pour longtemps, en se survivant pendant le temps d'une vie, celle de Jeanne. Mais justement, c'est presque la seule fois où le père de la jeune femme se montre vigoureux et à la hauteur de ses sentiments. Avant et après cette scène, dans les situations exigeantes, on le voit incapable d'être un mâle, un homme, un vrai père : il est un petit père. (J'exclus sa colère durable envers l'abbé Tolbiac.) Il faut donc mettre dans la liste des déceptions de Jeanne la découverte de la faiblesse de son père (annoncée par Maupassant dès le début du roman et démontrée à plusieurs reprises) qui fait mieux apparaître sa détresse avec l'homme brutal qu'on lui a trouvé et qu'elle a choisi.

En tout cas, le chapitre porte en grande partie sur la bêtise, la vanité et l'avarice de Julien : il n'a pas de passion sexuelle (du moins c'est ce qui semble), il n'a pas de finesse émotive ; il est commun sur le plan physique. Même sa préoccupation pour les apparences de noblesse ne fait que souligner qu'il n'est pas ce qu'il voudrait paraître. Les parents de Jeanne, tout ridicules qu'ils soient, sont de vrais nobles. Certes, ils sont mal faits pour le monde qu'ils habitent et peut-être au fond sont-ils mal faits pour la vie parce qu'ils se rêvent munis d'un pouvoir qu'ils n'ont pas ou plus (ce qui exigerait plus de dureté et d'énergie qu'ils n'en ont). En tout cas, toutes ces remarques sur Julien sont en un sens des informations qui permettent de mieux comprendre la déception de Jeanne. La scène de la visite chez les

Briseville est magnifique : tout compte, et le réalisme de Maupassant produit un portrait précis et, en même temps, parlant, et qui parle à Jeanne qui sait entendre. « Il fallut attendre. Chacun cherchait une phrase, un mot à dire. On parla de l'hiver pluvieux. Jeanne, avec d'involontaires frissons d'angoisse, demanda ce que pouvaient faire leurs hôtes, tous deux seuls, toute l'année. Mais les Briseville s'étonnèrent de la question ; car ils s'occupaient sans cesse, écrivant beaucoup à leurs parents nobles semés par toute la France, passant leurs journées en des occupations microscopiques, cérémonieux l'un vis-à-vis de l'autre comme en face des étrangers, et causant majestueusement des affaires les plus insignifiantes. / Et sous le haut plafond noirci du vaste salon inhabité, tout empaqueté en des linges, l'homme et la femme si petits, si propres, si corrects, semblaient à Jeanne des conserves de noblesse (page 72). » On dira tout le mal qu'on voudra des Le Perthuis des Vauds : ils sont plus vivants, plus nobles et plus humains que leur hôtes. Et Julien doit être jugé encore une fois parce qu'il ne voit pas ce qui ne peut pas être invisible.

Le déplacement de la passion sexuelle de Julien qui va de Jeanne à Rosalie me semble problématique. On en saisit tout à fait la gravité dans le chapitre suivant, mais je tiens à la commenter dès ce chapitre. Il est certain qu'il y a eu passion partagée entre les deux époux. Pourquoi cela s'éteint-il aussi vite ? Il est certain que Julien doit craindre que Rosalie porte un jour un enfant ; il est probable qu'elle donne déjà des signes visibles de son état ; il est tout aussi probable qu'elle lui en a glissé un mot. Pourtant, il continue avec la servante non pas en plus de son épouse, mais au lieu d'elle. Je ne comprends pas son insensibilité soudaine pour son épouse et sa confiance d'aristocrate face à sa servante. Et d'abord on comprend tout de suite, ou à la longue,

qu'il s'est attaqué à Rosalie aussitôt qu'il a pénétré le milieu des Peuples. Et on apprend bientôt qu'il a renoué avec sa servante en revenant de Corse. Ce type humain, cette assurance de mâle et de prépondérant, cette indifférence au scandale publique inévitable et à son effet sur sa vie domestique est bien loin de moi au point où je me dis que ce n'est pas possible. Et pourtant, je devine aussi en me consultant que cela est sans doute possible, et même que cela pouvait être même la norme à une époque et pour certains mâles. Mon cas est un peu semblable à une femme qui aurait de la difficulté à comprendre la *patience triste* de Jeanne. En tout cas, des passages comme celui-ci, qui se trouve au chapitre suivant, me laissent pantois, et je suis attristé et horrifié par le degré de duplicité de cet homme. « Elle réfléchit encore longtemps, cherchant une solution ; enfin elle dit : “ Mais le père s'en chargera, de cet enfant ; et, s'il épouse Rosalie, il n'y a plus de difficultés. ” / Julien, comme à bout de patience, et furieux, reprit : “ Le père !... le père !... le connais-tu... le père ?... — Non, n'est-ce pas ? Eh bien, alors ?... ” / Jeanne, émue, s'animait : “ Mais il ne laissera pas certainement cette fille ainsi. Ce serait un lâche ! nous demanderons son nom, et nous irons le trouver, lui, et il faudra bien qu'il s'explique. » / Julien s'était calmé et remis à marcher : “ Ma chère, elle ne veut pas le dire, le nom de l'homme ; elle ne te l'avouera pas plus qu'à moi... et, s'il ne veut pas d'elle, lui ?... Nous ne pouvons pourtant pas garder sous notre toit une fille mère avec son bâtard, comprends-tu ? ” / Jeanne, obstinée, répétait : “ Alors c'est un misérable, cet homme ; mais il faudra bien que nous le connaissions : et, alors, il aura affaire à nous. » / Julien, devenu fort rouge, s'irritait encore : “ Mais... en attendant ?... ” / Elle ne savait que décider et lui demanda : “ Qu'est-ce que tu proposes, toi ? ” / Aussitôt il dit son avis : “ Oh ! moi, c'est bien simple. Je lui donnerais quelque argent et je l'enverrais au diable avec son mioche (page 80). ” » Je

veux bien qu'on prétende que Jeanne est une innocente (et elle l'est) et qu'elle ne comprend pas le monde tel qu'il est (et je le reconnais) et qu'elle n'est pas sensuelle (ce que je crois faux) ; il n'en reste pas moins que sa réaction est humaine et respectable en ce qui a trait à Rosalie et son enfant ; de plus, on est bien obligé de reconnaître qu'elle est ferme ici et qu'elle a gain de cause au moins à court terme. Et je me demande pourquoi Maupassant tient à montrer Julien sous ce jour, et d'abord de créer un personnage semblable. Mais je remarque que ça lui permet de montrer qu'il y a chez Jeanne de l'énergie et de la droiture et une humanité qui l'honore. Sans doute, une fois qu'elle apprend que la trahison est double, elle est abattue et change de comportement. Comme cela arrive dans le chapitre qui vient.

Les trios : « Étaient-ce [1] la même campagne, [2] la même herbe, [3] les mêmes arbres qu'au mois de mai ? Qu'étaient donc devenues [1] la gaieté ensoleillée des feuilles, et [2] la poésie verte du gazon où flambaient les pissenlits, [1] où saignaient les coquelicots, [2] où rayonnaient les marguerites, [3] où frétilaient, comme au bout de fils invisibles, les fantasques papillons jaunes ? Et [3] cette griserie de l'air chargé [1] de vie, [2] d'arômes, [3] d'atomes fécondants n'existait plus (page 63). »

Chapitre VII

Ce chapitre est celui de la catastrophe, ou plutôt de la première de plusieurs catastrophes plus ou moins distinctes. C'est comme l'éclatement d'un orage qui menaçait depuis longtemps. Les cinq premiers chapitres qui décrivent le rêve amoureux de Jeanne couvrent à peine six mois. Les trois ou six ou neuf catastrophes, décrites en cinq chapitres, ont lieu en moins de trois ans

(de août 1819 à 1822). Les quatre derniers chapitres du roman racontent presque trente ans. (C'est le chapitre XI, celui qui présente l'éducation de Paul, dit Poulet (non, mais), qui couvre le plus de temps, alors qu'une nouvelle catastrophe se prépare.)

La première catastrophe amène Rosalie au premier plan du récit. Il faut la connaître en raison de la dernière partie du roman, mais d'abord parce qu'elle a une part si importante dans la scène cruciale du présent chapitre. Il y a d'abord la scène saisissante de la naissance de son enfant. Je devine que Maupassant tient à présenter l'accouchement comme quelque chose de bien physique, c'est pour ainsi dire une exigence de réalisme, mais aussi quelque chose de terrible et effrayant. À mon sens, on est au cœur d'une des intuitions essentielles du romancier, laquelle colore tout ce qu'il écrit. Le chapitre du bâtard est un coup de théâtre puissant. Il a été préparé de longue date et on devait pouvoir le deviner. Mais même en sachant d'avance, il est savamment présenté. Par ailleurs, on y sent une sorte de haine de la vie, de la vie neuve, de l'étant en tant qu'étant en fin de compte... Du moins de cet étant qui est l'être-là, pour parler comme l'autre.

Mais je trouve que les scènes plus discrètes où Jeanne montre de la bonté à sa sœur de lait sont plus importantes. Et d'abord elles sont belles et reposent un peu de la noirceur du récit, noirceur qui ne cessera de croître. « Jeanne, dans l'après-midi, monta chez l'accouchée. La petite bonne, veillée par la veuve Dentu, restait immobile dans son lit, les yeux ouverts, tandis que la garde berçait en ses bras l'enfant nouveau-né. / Dès qu'elle aperçut sa maîtresse, Rosalie se mit à sangloter, cachant sa figure dans ses draps, toute secouée de désespoir. Jeanne la voulut embrasser, mais elle résistait, se voilant. Alors la garde intervint, lui

découvrit le visage ; et elle se laissa faire, pleurant encore, mais doucement. / Un maigre feu brûlait dans la cheminée ; il faisait froid ; l'enfant pleurait. Jeanne n'osait point parler du petit de crainte d'amener une autre crise ; et avait pris la main de sa bonne, en répétant d'un ton machinal : " Ça ne sera rien, ça ne sera rien. " La pauvre fille regardait à la dérobée vers la garde, tressaillait aux cris du marmot ; et un reste de chagrin l'étranglant jaillissait encore par moments en un sanglot convulsif, tandis que des larmes rentrées faisaient un bruit d'eau dans sa gorge. / Jeanne, encore une fois, l'embrassa, et, tout bas, lui murmura dans l'oreille : " Nous en aurons bien soin, va, ma fille. " Puis comme un nouvel accès de pleurs commençait, elle se sauva bien vite. / Tous les jours elle y retourna, et tous les jours Rosalie éclatait en sanglots en apercevant sa maîtresse (page 81). » Sans doute, peut-on trouver que Jeanne est sottée de ne pas saisir les signes de la culpabilité de Rosalie et de Julien, vraiment trop bête. Pour ma part, je trouve que son ignorance est assez compréhensible. Mais surtout, je crois qu'une telle façon de voir fait disparaître la grande bonté de Jeanne, et sa force de caractère dans la lutte contre un Julien agressif et aux abois). Je note que si c'est Jeanne qui appelle Rosalie « ma fille » pour mieux la plaindre et mieux lui promettre de prendre soin d'elle, c'est Maupassant qui la dit « pauvre fille ». (Les deux expressions reviendront sans cesse dans la dernière partie du roman.) En tout cas, déjà mal à l'aise, Rosalie est brisée par la bonté de Jeanne et encore plus, me semble-t-il que par sa situation de mère d'un bâtard. Mais alors comment se fait-il qu'elle cède de nouveau et reprend-elle Julien dans son lit ? Cela peut-il être cohérent sur le plan psychologique ? Il me semble qu'on le comprend assez bien : Rosalie est une partie des Peuples depuis son enfance et n'a pas d'autre possibilité pratique ; elle est attirée par le monsieur qu'est Julien, et elle trouve une

sorte de consolation d'être aimée par lui au moins le temps de leurs copulations ; peut-être surtout, comme petit père et petite mère sont partis, la seule personne à qui elle pourrait se confier pour résister à Julien serait Jeanne, celle avec qui une confession est impossible.

Pour ce qui est de Jeanne, on devine, avant elle, qu'elle est enceinte et que cet état physique l'affecte sur le plan psychologique. C'est alors que le coup lui tombe dessus : elle découvre que Rosalie, qu'elle protégeait pourtant couche, couche encore avec Julien, sous son toit. Encore une fois, la scène me semble bien menée par Maupassant. De même, la scène de sa course dans la nuit me semble juste étant donné le choc qu'elle a subi. En tout cas, ce moment dur est accompagné d'une évaluation de sa vie. « Elle demeura là longtemps, inerte d'esprit comme de corps ; puis, tout à coup, elle se mit à trembler, mais à trembler follement comme une voile qu'agite le vent. Ses bras, ses mains, ses pieds secoués par une force invincible palpitaient, vibraient de sursauts précipités ; et la connaissance lui revint brusquement, claire et poignante. / Puis des visions anciennes passèrent devant ses yeux ; cette promenade avec lui dans le bateau du père Lastique, leur causerie, son amour naissant, le baptême de la barque ; puis elle remonta plus loin jusqu'à cette nuit bercée de rêves à son arrivée aux Peuples. Et maintenant ! maintenant ! Oh ! sa vie était cassée, toute joie finie, toute attente impossible ; et l'épouvantable avenir plein de tortures, de trahisons et de désespoirs lui apparut. Autant mourir, ce serait fini tout de suite (page 86). » La scène d'évaluation haletante sera reprise plus tard quand elle découvrira la nouvelle trahison de Julien avec une femme qu'elle aimait. L'expression « elle demeura » revient quatre fois dans le texte comme pour marquer les moments d'incompréhension et l'effort qu'elle doit faire pour réfléchir et prendre une décision avant d'agir :

l'agitation physique et le bouleversement psychologique accompagnent une sorte d'arrêt réflexif. Et cette scène est suivie de la description d'une hallucination répétée qui lui vient durant sa maladie, et qui me semble exprimer quelque chose de la découverte qu'elle a faite. Mais de la même façon que l'image de sa mère la ramène en ce monde, plus tard, la découverte qu'elle est enceinte lui donnera une raison de continuer une vie qui est pour ainsi dire vidée de l'essentiel, si la découverte d'un Lui qui puisse remplir son cœur est cet essentiel. Je tiens à signaler que tout inefficaces que soient les actions de Jeanne, il est faux de dire qu'elle ne fait rien. Et, me semble-t-il, elle est trahie par les siens : elle veut quitter Julien, et on (sa mère, son père, le curé) décide contre elle quand elle est à son plus vulnérable.

Ce choc terrible est donc suivie d'une hallucination durant sa maladie, ai-je dit. Je tiens à la signaler d'abord parce qu'elle permet de percevoir l'ampleur du coup qu'elle a reçu par l'écho qui résonne en elle. « Puis un cauchemar – était-ce un cauchemar ? — l'obséda. Elle était couchée dans sa chambre. Il faisait jour, mais elle ne pouvait pas se lever. Pourquoi ? elle n'en savait rien. Alors elle entendit un petit bruit sur le plancher, une sorte de grattement, de frôlement, et soudain une souris, une petite souris grise passait vivement sur son drap. Une autre aussitôt la suivait, puis une troisième qui s'avancait vers la poitrine, de son trot vif et menu. Jeanne n'avait pas peur ; mais elle voulut prendre la bête et lança sa main, sans y parvenir. / Alors d'autres souris, dix, vingt, des centaines, des milliers surgirent de tous les côtés. Elles grimpaient aux colonnes, filaient sur les tapisseries, couvraient la couche tout entière. Et bientôt elles pénétrèrent sous les couvertures ; Jeanne les sentait glisser sur sa peau, chatouiller ses jambes, descendre et monter le long de son corps. Elle les voyait venir du pied du lit pour pénétrer dedans contre sa

gorge ; et elle se débattait, jetait ses mains en avant pour en saisir une et les refermait toujours vides. / Elle s'exaspérait, voulait fuir, criait, et il lui semblait qu'on la tenait immobile, que des bras vigoureux l'enlaçaient et la paralysaient ; mais elle ne voyait personne (page 87). » Peut-être le plus important de ce récit est la question (en discours indirect libre) que Maupassant place au début de la scène : par elle, on saisit qu'une hallucination est plus qu'un cauchemar ; elle a une densité qui fait sauter la certitude pré-cartésienne de la distinction entre le rêve et l'expérience. C'est comme si Jeanne fait la découverte qu'il y a un malin génie qui mine la confiance qu'on peut avoir en son expérience ; mais pour Jeanne, ce n'est pas la certitude épistémologique qui compte, mais c'est une sorte de vérité morale qui est en jeu. Or ce genre de vision d'horreur, une sorte d'intuition désespérante, se retrouve partout dans l'œuvre de Maupassant : toute fautive qu'elle soit sur le plan épistémologique, elle est perçue comme presque vraie, et surtout comme révélatrice de la vérité angoissante qu'on se cache d'ordinaire et qui mine, et pourtant fonde, le monde reçu et indiscutable pour en faire fondre la valeur morale. Il n'y a pas de souris qui infestent les choses, et pourtant cette fausseté dit vrai.

En tout cas, dans *Une Vie*, Jeanne reprend le dessus : elle est forte malgré tout, malgré certaines apparences, malgré sa réputation. Et les trois membres de sa famille aristocratique, si gentils par ailleurs, sont durs avec Rosalie. Et le curé leur dit leur fait. Et à la suite de l'intervention de l'abbé Picot, on recouvre tout pour éviter les scandales et les complications, mais tout est brisé. Et le lecteur comprend non seulement la bassesse de l'ignoble Julien brutal, mais la fausseté des nobles qu'ils soient gentils ou brutaux. Et il n'y a que Lison qui ne voit rien et qui en comprend aussi peu. En tout cas, le curé joue un rôle essentiel dans cette partie du drame :

il présente la réponse du bon sens et de la religion sans dogme à la situation *impossible* dans laquelle les Perthuis des Vauds se trouve. Je répète que Jeanne se croit abandonnée par les siens : les souris, que les autres n'ont pas vues, elle *sait*, d'un savoir qui n'en a pas le statut, qu'elles sont présentes malgré leur néant objectif (elles sont réelles et pourtant pas du tout) et qu'elle est la seule qui le sait. (La réponse de la religion dogmatique viendra plus tard. En un sens, ce n'est que lorsque apparaît l'abbé Tolbiac que la sagesse et l'inefficacité du curé Picot se voient tout à fait, soit comme le revers et l'avvers l'une de l'autre.) En tout cas, le curé Picot propose une solution qui n'en est pas une : l'enfant de Julien et de Jeanne ne sera pas la consolation de la mère, et les deux parents ne se réconcilieront pas, et la vie ne reprendra pas son rythme bonhomme. L'ironie de Maupassant est terrible à la longue et par la suite du récit. Mais il me semble que tout est déjà clair à la fin de ce chapitre.

Les trios : « Et [1] il s'emportait ; [2] il menaça d'un procès ; [3] il s'indignait avec véhémence. Et le baron, confus, [1] fit des excuses, [2] demanda pardon, et [3] tendit sa main loyale que Julien refusa de prendre. / [1] Quand Jeanne connut la réponse de son mari, [2] elle ne se fâcha point et [3] répondit : " Il ment, papa, mais nous finirons par le convaincre. " / Et pendant deux jours elle fut [1] taciturne, [2] recueillie, [3] méditant (page 90). »

Chapitre VIII

Le chapitre VIII porte sur trois événements disparates : l'apparition des Fourville, la naissance de Paul et le mariage de Rosalie. Il me semble qu'on pourrait lier ces trois bouts du récit non seulement à son premier centre, soit Jeanne, mais aussi à son second centre, soit Julien,

qui donnait un sens à la vie de la jeune femme. En tout cas, ils éclairent les deux époux en même temps, mais sous des jours bien différents. Le chapitre, plein de vie, si l'on veut (passion amoureuse, naissance, mariage), sert sans doute de transition vers les terribles chapitres IX et X, pleins de jalousie, de trahisons et de morts. Julien reprend son rôle de mari et de gendre ; Jeanne donne naissance et devient une mère ; elle renoue avec ses parents et une certaine bonne humeur ; on règle pour elle le problème de Rosalie ; tout semble avoir été réparé, comme le voulait le curé Picot. Il n'y a que le comportement de Julien pour assombrir le tableau, en particulier en raison de sa ladrerie et de sa grossièreté. Il y a deux écueils qui émergent, et on devine que Jeanne connaîtra de nouveaux échecs, en tant qu'épouse et en tant que mère : Julien couraille déjà, mais cette fois avec une dame, ce qui est bien autre chose qu'une fringale sexuelle avec une bonne ; l'enfant qui est la promesse d'un bonheur de compensation transforme Jeanne en une mère tyrannique (et sans doute sera-t-il plus comme son père que comme sa mère).

En tout cas, et pour examiner le premier point, il me semble que le lecteur devine tout de suite qu'un nouveau piège s'ouvre devant Jeanne selon la loi de ce roman. Madame de Fourville, l'amie, sera traîtresse à son tour, et surtout Julien n'aura pas changé du tout comme le prouve le fait qu'il change de façon superficielle et redevient beau et poli, comme aux premiers temps. « Un après-midi, vers quatre heures, comme deux cavaliers, l'homme et la femme, entraient au trot dans la cour précédant le château, Julien, très animé, pénétra dans la chambre de Jeanne. « Vite, vite, descends. Voici les Fourville. Ils viennent en voisins, tout simplement, sachant ton état. Dis que je suis sorti, mais que je vais rentrer. Je fais un bout de toilette. » / Jeanne, étonnée, descendit. Une jeune femme pâle, jolie, avec une figure

douloureuse, des yeux exaltés, et des cheveux d'un blond mat comme s'ils n'avaient jamais été caressés d'un rayon de soleil, présenta tranquillement son mari, une sorte de géant, de croque-mitaine à grandes moustaches rousses. Puis elle ajouta : « Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer M. de Lamare. Nous savons par lui combien vous êtes souffrante ; et nous n'avons pas voulu tarder davantage à venir vous voir en voisins, sans cérémonie du tout. Vous le voyez, d'ailleurs, nous sommes à cheval. J'ai eu, en outre, l'autre jour, le plaisir de recevoir la visite de Mme votre mère et du baron. » / Elle parlait avec une aisance infinie, familière et distinguée. Jeanne fut séduite et l'adora tout de suite. « Voici une amie, » pensa-t-elle (page 97). » Jeanne a perdu sa sœur de lait, mais la vie lui offre une amie, croit-elle, et, comme le dit Maupassant, c'était le « comme si un bonheur caché était entré dans la maison (page 98). » Et l'adjectif *caché* dit tout à qui est attentif : le doute existe pour le lecteur ; et l'expression « comme si » laisse entendre la blessure rémanente de Jeanne : les fourmis sont encore là dans son souvenir, même si elles sont invisibles à ses yeux et même à son imagination.

L'épisode suivant est la naissance de Paul, un autre événement joyeux en principe. Cette fois, les mots de Maupassant sont tout sauf discrets, et le doute n'est plus possible. C'est la description de la douleur de la gésine dont je ne connais pas d'équivalent dans la littérature. « Et Jeanne, dont les cris involontaires jaillissaient entre ses dents serrées, pensait sans cesse à Rosalie qui n'avait point souffert, qui n'avait presque pas gémi, dont l'enfant, l'enfant bâtard, était sorti sans peine et sans tortures. Dans son âme misérable et troublée, elle faisait entre elles une comparaison incessante ; et elle maudissait Dieu, qu'elle avait cru juste autrefois ; elle s'indignait des préférences coupables du destin, et des criminels mensonges de

ceux qui prêchent la droiture et le bien. / Parfois la crise devenait tellement violente que toute idée s'éteignait en elle. Elle n'avait plus de force, de vie, de connaissance que pour souffrir. Dans les minutes d'apaisement, elle ne pouvait détacher son œil de Julien ; et une autre douleur, une douleur de l'âme l'étreignait en se rappelant ce jour où sa bonne était tombée aux pieds de ce même lit avec son enfant entre les jambes, le frère du petit être qui lui déchirait si cruellement les entrailles. Elle retrouvait avec une mémoire sans ombres les gestes, les regards, les paroles de son mari, devant cette fille étendue ; et maintenant elle lisait en lui, comme si ses pensées eussent été écrites dans ses mouvements, elle lisait le même ennui, la même indifférence que pour l'autre, le même insouci d'homme égoïste, que la paternité irrite. / Mais une convulsion effroyable la saisit, un spasme si cruel qu'elle se dit : " Je vais mourir, je meurs ! " Alors une révolte furieuse, un besoin de maudire emplît son âme, et une haine exaspérée contre cet homme qui l'avait perdue, et contre l'enfant inconnu qui la tuait (page 100). » L'accouchement est comme une mort, voire une mise à mort. Mais s'il est douloureux, il est vécu dans la colère et donc la douleur physique est doublée d'une douleur spirituelle. La colère de Jeanne vise Julien sans aucun doute, mais aussi Rosalie, Dieu et même l'enfant à naître ; et je ne peux m'empêcher de penser à l'image centrale des tapisseries de la chambre de Jeanne (voir page 10) : les paysans maudissaient le ciel, et cette fois, c'est Jeanne qui maudit ce qui lui a déjà été cher. Or quand elle imagine l'indifférence de Julien, il faut croire qu'elle est clairvoyante : il y a là, dans cette intuition du personnage, une opposition de base entre les deux époux, opposition qui me paraît être une intuition fondamentale de Maupassant en matière sexuelle et psychosexuelle. (Ou dans les mots de Maupassant lui-même : « La vie, en outre, est composée des choses les plus différentes, les plus imprévues, les

plus contraires, les plus disparates ; elle est brutale, sans suite, sans chaîne, pleine de catastrophes inexplicables, illogiques et contradictoires qui doivent être classées au chapitre *faits divers*. / Voilà pourquoi l'artiste, ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de hasards et de futilités que les détails caractéristiques utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté (page 708). »)

Puis, comme pour compléter et confirmer cette intuition, Maupassant représente un renversement total : Jeanne connaît de nouveau la joie de sa virginité : elle se mourait, elle est devenue mère, elle renaît et revit. « Ce fut en elle une traversée de joie, un élan vers un bonheur nouveau, qui venait d'éclorre. Elle se trouvait, en une seconde, délivrée, apaisée, heureuse, heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Son cœur et sa chair se ranimaient, elle se sentait mère ! / Elle voulut connaître son enfant ! Il n'avait pas de cheveux, pas d'ongles, étant venu trop tôt ; mais lorsqu'elle vit remuer cette larve, qu'elle la vit ouvrir la bouche, pousser des vagissements, qu'elle toucha cet avorton fripé, grimaçant, vivant, elle fut inondée d'une joie irrésistible, elle comprit qu'elle était sauvée, garantie contre tout désespoir, qu'elle tenait là de quoi aimer à ne savoir plus faire autre chose. / Dès lors elle n'eut plus qu'une pensée : son enfant. Elle devint subitement une mère fanatique, d'autant plus exaltée qu'elle avait été plus déçue dans son amour, plus trompée dans ses espérances. Il lui fallait toujours le berceau près de son lit, puis, quand elle put se lever, elle resta des journées entières assise contre la fenêtre, auprès de la couche légère qu'elle balançait (pages 100 et 101). » Mais le lecteur est averti par les pages précédentes : l'excès de la joie animale de Jeanne annonce ce qu'elle ne peut plus voir et l'excès des expressions choisies pour la dire annonce que l'éclosion de ce bonheur nouveau est une sorte de piège naturel.

Le piège est visible pourtant dans des mots comme *larve*, *avorton*, *fripé*, *grimaçant*, comme des fourmis qui se montrent. Et si Jeanne voit la colère de Julien qui ne veut pas de cet enfant et encore moins d'une épouse qui est devenue une mère, c'est pour mieux l'oublier.

Le chapitre prend fin sur la négociation autour de mariage de Rosalie et de Désiré Lecoq. C'est une occasion pour redécouvrir l'avarice de Julien et son impénitence impie. C'est aussi une occasion de saisir à quel point Julien et les Perthuis des Vauds sont différents : devant lui, c'est le rire qui éclate, un rire qu'il n'entend pas et qu'il ne pourrait comprendre, un rire d'autrefois, d'avant-Julien, d'avant-l'étranger, comme le dit Maupassant. « Et il parlait d'une voix sévère, en homme fort de son droit et de la logique de son raisonnement. Le baron, troublé par cette argumentation inattendue, restait béant devant lui. Alors Julien, sentant son avantage, posa ses conclusions : « Heureusement que rien n'est fait encore ; je connais le garçon qui la prend en mariage, c'est un brave homme, et avec lui tout pourra s'arranger. Je m'en charge. » / Et il sortit sur-le-champ, craignant sans doute de continuer la discussion, heureux du silence de tous, qu'il prenait pour un acquiescement. / Dès qu'il eut disparu, le baron s'écria, outré de surprise et frémissant : « Oh ! c'est trop fort, c'est trop fort ! » / Mais Jeanne, levant les yeux sur la figure effarée de son père, se mit brusquement à rire, de son rire clair d'autrefois, quand elle assistait à quelque drôlerie. / Elle répétait : « Père, père, as-tu entendu comme il prononçait : vingt mille francs ? » / Et petite mère, chez qui la gaieté était aussi prompte que les larmes, au souvenir de la tête furieuse de son gendre, et de ses exclamations indignées, et de son refus véhément de laisser donner à la fille séduite par lui, de l'argent qui n'était pas à lui, heureuse aussi de la bonne humeur de Jeanne, fut

secouée par son rire poussif, qui lui emplissait les yeux de pleurs. Alors, le baron partit à son tour, gagné par la contagion ; et tous trois, comme aux bons jours passés, s'amusaient à s'en rendre malades. / Quand ils furent un peu calmés, Jeanne s'étonna : " C'est curieux, ça ne me fait plus rien. Je le regarde comme un étranger maintenant. Je ne puis pas croire que je sois sa femme. Vous voyez, je m'amuse de ses... de ses... de ses indécicatesses (pages 103 et 104). " » Mais le rire ne prend pas fin à ce moment : Maupassant offre au lecteur un autre comique, celui de la renégociation, où un paysan normand s'assure de son bien contre l'aristocratie divisée contre elle-même. À l'avarice risible de Julien répond l'habileté cauteleuse d'un cul-terreux qui exploite la prodigalité d'un rousseauiste encore en moyens. En tout cas, avec Rosalie et Lecoq, Maupassant fait entrer dans la littérature des êtres d'une autre classe qu'on ne voit pas chez le réaliste Balzac. Il est une sorte de Jean-François Millet du roman plutôt qu'un Monet. Il y a donc réalisme et réalisme.

Les trios : « La veuve Dentu se tenait debout aux pieds du lit avec un visage de circonstance, un visage de femme d'expérience que rien n'étonne. [1] Garde-malade, [2] sage-femme et [3] veilleuse des morts, recevant ceux qui viennent, [1] recueillant leur premier cri, [2] lavant de la première eau leur chair nouvelle, [3] la roulant dans le premier linge, [1] puis écoutant avec la même quiétude la dernière parole, [2] le dernier râle, [3] le dernier frisson de ceux qui partent, [1] faisant aussi leur dernière toilette, [2] épongeant avec du vinaigre leur corps usé, [3] l'enveloppant du dernier drap, elle s'était fait une indifférence inébranlable à tous les accidents de la naissance ou de la mort (page 99). »

Chapitre IX

Le chapitre IX est un chapitre magnifique, un autre, qui commence par la découverte (enfin !) de la trahison de Gilberte et de Julien, puis se poursuit par la mort de la baronne (qui attriste Jeanne et lui enseigne enfin ce qu'est la mort), pour finir avec la seconde mort de la baronne lors d'une nouvelle (une troisième ?) révélation désespérante. Ce dernier point, qu'on pouvait deviner étant donné la logique du roman, est quand même un coup de théâtre parce qu'il est présenté, comme pour le nouvel adultère de Julien, par une sorte de découverte indirecte libre. Il me semble que cette seconde mort, la mort de l'image de la petite mère, sa mort dans le cœur de Jeanne, est la plus importante. En tout cas, celle-là appartient tout à fait au monde de Maupassant : son réalisme physique souvent léger est au service d'un autre réalisme qui me semble être son sujet préféré. (Tout est question de proportion : il faut reconnaître qu'il a été précédé sur ce chemin par ses maîtres Balzac et Flaubert. Mais avec lui on se rapproche des pages de Proust et on y touche presque.) L'humble vérité qu'il propose est d'abord psychologique, voire psychanalytique plutôt que physique, biologique ou sociale. En un sens, dans ce roman, les événements ne sont choisis que pour montrer l'évolution du cœur de Jeanne. On pourrait dire que dans le cas de la mort de l'image d'Adélaïde, Maupassant cherche à montrer, d'une nouvelle façon, que Jeanne est mal préparée pour la vie et mal adaptée à la réalité, que sa stratégie existentielle est celle de la tristesse et du repli et donc qu'elle est tout le contraire de sa sœur de lait. (Je reviendrai sur ce point quand Rosalie réapparaîtra.) En tout cas, Maupassant est implacable ; je sens même chez lui une sorte de satisfaction à boucher toutes les fenêtres de l'âme de Jeanne. Son récit est complexe, voire compliqué, mais il comporte une dose de sadisme : je

sens qu'il aime la Jeanne qu'il a imaginée et créée, mais qu'il doit la faire souffrir pour que son héroïne apprenne à vivre, malgré sa disposition à la douceur romantique, ce qu'elle ne fait pas, ou pour que le lecteur apprenne en la voyant chaque fois se replier au lieu d'apprendre et de s'organiser autrement. Voilà pour ce qui est de la défense de Maupassant qui pourrait paraître un cynique et rien de plus. Par ailleurs, je sens qu'il va à sa tâche avec une sorte d'énergie fascinée, comme un cubiste cogne sur le réel pour en faire voir les côtés, et l'arrière et les dessous, en plus de ce qui paraît d'emblée à l'avant et à la surface. En tout cas, en tant que lecteur, je suis emporté par le mouvement qu'il imprime à son récit, et j'y trouve une satisfaction troublante : il me fait suivre des trajectoires qui me fascinent et que je me reproche pourtant.

Je reviens à la première découverte du chapitre, celle de l'adultère de Julien et de Gilberte. Je comprends qu'on puisse trouver dans cette nouvelle catastrophe psychologique une preuve que Jeanne est une sotte. Le lecteur sait tout de suite, et Jeanne ne sait pas pendant trop longtemps, et elle découvre la dernière. On est étonné de son inconscience sans doute. Mais on assiste avec plaisir à sa découverte, précédée d'un passage sur les accouplements des insectes. « Elle attendit un quart d'heure, vingt minutes, surprise, sans comprendre ce qu'ils pouvaient faire. Comme elle avait mis pied à terre, et ne remuait plus, appuyée contre un tronc d'arbre, deux petits oiseaux, sans la voir, s'abattirent dans l'herbe tout près d'elle. L'un d'eux s'agitait, sautillait autour de l'autre, les ailes soulevées et vibrantes, saluant de la tête et pépianant; tout à coup ils s'accouplèrent. / Jeanne fut surprise comme si elle eût ignoré cette chose; puis elle se dit: "C'est vrai, c'est le printemps;" puis une autre pensée lui vint, un soupçon. Elle regarda de nouveau le gant, les cravaches, les deux chevaux abandonnés; et elle se remit brusquement en

selle avec une irrésistible envie de fuir. / Elle galopait maintenant en retournant aux Peuples. Sa tête travaillait, raisonnait, unissait les faits, rapprochait les circonstances. Comment n'avait-elle pas deviné plus tôt ? Comment n'avait-elle rien vu ? Comment n'avait-elle pas compris les absences de Julien, le recommencement de ses élégances passées, puis l'apaisement de son humeur ? Elle se rappelait aussi les brusqueries nerveuses de Gilberte, ses câlineries exagérées, et, depuis quelque temps, cette espèce de béatitude où elle vivait, et dont le comte était heureux. / Elle remit au pas son cheval, car il lui fallait gravement réfléchir, et l'allure vive troublait ses idées. / Après la première émotion passée, son cœur était redevenu presque calme, sans jalousie et sans haine, mais soulevé de mépris. Elle ne songeait guère à Julien ; rien ne l'étonnait plus de lui ; mais la double trahison de la comtesse, de son amie, la révoltait. Tout le monde était donc perfide, menteur et faux. Et des larmes lui vinrent aux yeux. On pleure parfois les illusions avec autant de tristesse que les morts (pages 114 et 115). » Lorsqu'elle se rend compte de ce qui se passe entre les deux amoureux, Jeanne n'est pas déçue par Julien : c'est clair, c'est dit. Mais c'est la double trahison, c'est le fait que la trahison est celle de Julien et de Gilbert, voilà ce qui la détruit, ou détruit un autre pan de son monde psychologique : les hommes, sauf petit père peut-être, sont entendus, jugés et condamnés, mais les *trahisons* de Rosalie, et maintenant de madame de Fourville, et bientôt de petite mère, les injustices des femmes, cela est un autre type de coup. C'est comme si pour Jeanne les femmes étaient une autre espèce et que la pulsion sexuelle ne devait pas agir chez elles. Mais il me semble que Maupassant tient à ce qu'on voit, dès ce chapitre, et mieux encore dans le chapitre suivant, que Fourville ne soupçonne rien lui non plus, et même moins que Jeanne. Je reviendrai là-dessus dans les notes sur le chapitre suivant.

En tout cas, Maupassant fait voir que Jeanne a changé sur au moins un point. Celle qui a découvert la dimension sexuelle de l'amour a une nouvelle attitude : c'est le mépris pour la sexualité chez les femmes et surtout chez les femmes raffinées. « Et Jeanne, dont les sens éteints ne s'agitaient plus, dont le cœur meurtri, l'âme sentimentale semblaient seuls remués par les souffles tièdes et féconds, qui rêvait, exaltée sans désirs, passionnée pour des songes et morte aux besoins charnels, s'étonnait, pleine d'une répugnance qui devenait haineuse, de cette sale bestialité. / L'accouplement des êtres l'indignait à présent comme une chose contre nature ; et, si elle en voulait à Gilberte, ce n'était point de lui avoir pris son mari, mais du fait même d'être tombée aussi dans cette fange universelle. / Elle n'était point, celle-là, de la race des rustres chez qui les bas instincts dominant. Comment avait-elle pu s'abandonner de la même façon que ces brutes (page 116) ? » Cette évolution, révélée par sa découverte de l'adultère de Gilberte, jouera un rôle essentiel dans ce que j'appelle la seconde mort de petite mère.

Mais avant cette mort de l'image de la grosse Adélaïde, vient sa mort physique. Cette mort fulgurante, précédée de quelques moments de paix pour Jeanne, maman de Paul, est un nouveau coup de théâtre, ou plutôt un coup de foudre dans un ciel clair. Cette circonstance fait que la mort est pour ainsi dire plus vraie. Et l'inaction, imposée par le fait brut, rend la tristesse de Jeanne plus vraie aussi : elle est simple, tendre, sans exagération ; on ne peut rien faire, on ne peut que revenir sur le passé et être triste ; Jeanne est dans son élément. « Elle revint auprès du lit, prit une des mains inertes et froides et se mit à considérer sa mère. / Elle n'était plus enflée comme au moment de l'attaque ; elle semblait dormir à présent plus paisiblement qu'elle n'avait jamais fait ; et

la flamme pâle des bougies qu'agitaient des souffles déplaçait à tout moment les ombres de son visage, la faisaient vivante comme si elle eût remué. / Jeanne la regardait avidement ; et du fond des lointains de sa petite jeunesse une foule de souvenirs accourait. / Elle se rappelait les visites de petite mère au parloir du couvent, la façon dont elle lui tendait le sac de papier plein de gâteaux, une multitude de petits détails, de petits faits, de petites tendresses, des paroles, des intonations, des gestes familiers, les plis de ses yeux quand elle riait, son grand soupir essoufflé quand elle venait de s'asseoir. / Et elle restait là, contemplant, se répétant dans une sorte d'hébètement : " Elle est morte ; " et toute l'horreur de ce mot lui apparut. / Celle couchée là, – maman – petite mère – madame Adélaïde, était morte ? Elle ne remuerait plus, ne parlerait plus, ne rirait plus, ne dînerait plus jamais en face de petit père ; elle ne dirait plus : « Bonjour, Jeannette. » Elle était morte (page 122) ! » Je tiens à signaler que Maupassant est très fort quand il est question de la mort, de son approche (en un sens, il a donné bien des signes annonciateurs de cet événement qui surprend quand même) et surtout de ce qu'elle produit sur l'âme des mourants, quand il la voit venir, et des survivants, qui doivent toujours vivre avec elle et la reconnaître ainsi que son pouvoir terrible. En tout cas, si depuis le début, Maupassant fait rire en représentant cette vieille aristocrate déphasée et poussive, il émeut comme jamais avant dans le roman devant ce gros corps inerte. Et c'est comme si en tant que lecteur, je suis conduit à me sentir un peu coupable de ne pas l'avoir aimée plus tôt.

Or la seconde disparition de la vieille dame est d'autant plus forte et terrible parce qu'elle se fait par la pollution des souvenirs plutôt que la destruction du corps. Son gros corps ne compte pas, ne compte plus ; mais il reste de tendres souvenirs ; or soudain, du moins pour

Jeanne, ses souvenirs, les dernières traces de cette femme aimée, semblent devoir disparaître, comme les lettres que sa fille brûle ; il ne reste qu'une déception amère qui, elle, ne passera pas. « Enfin elle ouvrit un billet banal, une simple acceptation à dîner, mais de la même écriture, et signé : "Paul d'Ennemare", celui que le baron appelait, quand il parlait encore de lui : "Mon pauvre vieux Paul", et dont la femme avait été la meilleure amie de la baronne. / Alors Jeanne, brusquement, fut effleurée d'un doute qui devint tout de suite une certitude. Sa mère l'avait eu pour amant. / Et soudain, la tête éperdue, elle rejeta d'une secousse ces papiers infâmes, comme elle eût rejeté quelque bête venimeuse montée sur elle, et elle courut à la fenêtre, et elle se mit à pleurer affreusement avec des cris involontaires qui lui déchiraient la gorge ; puis, tout son être se brisant, elle s'affaissa au pied de la muraille, et, cachant son visage pour qu'on n'entendît point ses gémissements, elle sanglota, abîmée dans un désespoir insondable. / Elle serait restée peut-être ainsi toute la nuit ; mais un bruit de pas dans la pièce voisine la fit se redresser d'un bond. C'était son père, peut-être ? Et toutes les lettres gisaient sur le lit et sur le plancher ! Il lui suffirait d'en ouvrir une ? Et il saurait cela ? lui ! / Elle s'élança, et, saisissant à poignées tous les vieux papiers jaunes, ceux des grands-parents et ceux de l'amant, et ceux qu'elle n'avait point dépliés, et ceux qui se trouvaient encore ficelés dans les tiroirs du secrétaire, elle les jetait en tas dans la cheminée. Puis elle prit une des bougies qui brûlaient sur la table de nuit et mit le feu à ce monceau de lettres. Une grande flamme jaillit qui éclaira la chambre, la couche et le cadavre d'une lueur vive et dansante, dessinant en noir sur le rideau blanc du fond du lit le profil tremblotant du visage rigide et les lignes du corps énorme sous le drap (page 126).» Je ne peux pas m'empêcher de voir dans cette scène une répétition de celle, terrible, du dernier chapitre de

Madame Bovary quand Charles, qui était le prêtre passionné du souvenir d'Emma, découvre qu'il s'est trompé et qu'elle l'a trompé, qu'il n'a jamais tout à fait connue sa morte adorée et qu'il ne lui reste plus qu'à mourir à son tour. Préparée par son mépris pour la sexualité chez les femmes, Jeanne perd, non, assassine sa petite mère. Je m'imagine même que Jeanne pense à ce qu'aurait dit Julien triomphant de voir sa belle-mère passer dans son camp ; mais emporté par la tristesse de fond de la scène, j'ajoute sans aucun doute à ce que le texte dit. Il y a au moins ceci de clair : tout est en place pour que Jeanne se tourne vers la seule consolation qui lui reste : la religion catholique dans la personne des deux curés de son village.

Les trios : « Jeanne et Julien considéraient ce présent royal quand entrèrent le marquis et la marquise. La femme était [1] poudrée, [2] aimable par fonction et [3] maniérée par désir de sembler condescendante. L'homme, gros personnage à cheveux blancs relevés droit sur la tête, mettait [1] en ses gestes, [2] en sa voix, [3] en toute son attitude, une hauteur qui disait son importance. / C'étaient de ces gens à étiquette dont [1] l'esprit, [2] les sentiments et [3] les paroles semblent toujours sur des échasses. / Ils parlaient seuls, sans attendre les réponses, souriant d'un air indifférent, semblaient toujours accomplir la fonction imposée par leur naissance de recevoir avec politesse les petits nobles des environs. / Jeanne et Julien, [1] perclus, s'efforçaient de plaire, [2] gênés de rester davantage, [3] inhabiles à se retirer ; mais la marquise termina elle-même la visite, [1] naturellement, [2] simplement, [3] en arrêtant à point la conversation comme une reine polie qui donne congé (page 110). »

Chapitre X

Le chapitre suivant commence par des scènes de la quête religieuse de Jeanne auprès des autorités religieuses. Cela rapproche encore une fois ce roman de celui de Flaubert, avec des différences, évidemment. Dans le cas de Jeanne, cette quête me paraît plus normale ou saine que celle d'Emma : elle a connu la souffrance physique et la mort, elle a perdu les illusions sur les humains mâles et femelles, elle se questionne sur son désir d'avoir un enfant. C'est d'abord poussée par ce désir physique et vital qu'elle se tourne vers son curé. Certes, l'abbé Picot est moins idiot que Bournisien, mais au fond, la situation, la possibilité d'une communication réelle, n'est guère meilleure à cause du côté terre à terre et bonhomme du... bonhomme Picot. « Il se remettait à sourire, emporté par sa nature grivoise de prêtre campagnard ; et il tapotait doucement la main de Jeanne : “ Ça vous est permis, bien permis même, par les commandements. — L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. — Vous êtes mariée, n'est-ce pas ? Ce n'est point pour piquer des raves. » / À son tour elle n'avait pas compris d'abord ses sous-entendus ; mais, sitôt qu'elle les pénétra, elle s'empourpra, toute saisie, avec des larmes aux yeux. / “ Oh ! monsieur le curé, que dites-vous ? que pensez-vous ? Je vous jure... Je vous jure...” Et les sanglots l'étouffèrent. / Il fut surpris ; et il la consolait : “ Allons, je n'ai pas voulu vous faire de peine. Je plaisantais un peu ; ça n'est pas défendu quand on est honnête. Mais comptez sur moi ; vous pouvez compter sur moi. Je verrai M. Julien.” Elle ne savait plus que dire. Elle voulait maintenant refuser cette intervention qu'elle craignait maladroitement et dangereuse, mais elle n'osait point ; et elle se sauva après avoir balbutié : “ Je vous remercie, monsieur le curé (page 131).” » Voilà une autre scène comique et triste à la fois. Je tiens à signaler qu'à un moment donné,

le bon curé suggère à Jeanne de mentir et de tromper son mari pour avoir un second enfant, une seconde source de joie après tant de déceptions. Et tant pis pour le huitième commandement de Dieu : tu mentiras quand cela t'arrange. Aussi plus tard, conseillée par son curé, Jeanne ment et manipule son mari de façon à avoir ce qu'elle veut : devenir enceinte, et non, je le précise, tomber enceinte. Il faut bien voir qu'elle veut remplir son cœur tout autant que son ventre, ou plutôt avant même son ventre. Picot s'avoue à demi, et Maupassant le fait savoir à son lecteur, qu'il y a là quelque chose de franchement immoral. Aussi, les pages qui suivent, où les deux époux renouent avec le sexe, mais sans se comprendre ou en cherchant le contraire l'un de l'autre, sont terribles, mais Maupassant touche là à un double thème qui lui est cher : l'incommunicabilité entre les personnages, et l'opposition existentielle entre les deux sexes. Pour le dire autrement, la tactique de Jeanne (permise, voire encouragée et bénie par le curé Picot) rattache la sexualité et la procréation, parce que c'est le désir féminin typique, alors que Julien, du plus profond de son être de mâle égoïste, veut séparer les deux dimensions biologiques de la condition humaine. Ce conflit peut être diminué, il ne peut pas disparaître tout à fait, et l'abbé Picot a trouvé une façon de le gérer.

Dans ce chapitre, le curé Picot sert surtout à introduire son successeur, qui a une attitude plus conforme à la morale catholique et en même temps qui a une sorte de peur colérique envers le désir sexuel. Il faudrait faire une analyse comparée des curés de Balzac (Chaperon), Flaubert (Bournisien) et ici de Maupassant (Picot et Tolbiac), dans l'espoir de saisir les réalismes divers des trois auteurs. Ils partagent, je crois, un détachement, voire une opposition, au christianisme catholique dogmatique et à son éthique. En tout cas, dans le cas de Maupassant, il présente deux types opposés,

caricaturaux sans doute, mais qui permettent de mieux comprendre, croit-il, les possibilités pour ainsi dire sociologiques de la religion catholique. Maupassant tient à les montrer opposés en tout et pourtant tous les deux sourds. « L'abbé Picot le regarda de biais, comme il faisait en ses moments de gaieté, et il reprit : “Voyez-vous, l'abbé, pour empêcher ces choses-là, il faudrait enchaîner vos paroissiens ; et encore ça ne servirait de rien.” / Le petit prêtre répondit d'un ton cassant : “Nous verrons bien.” Et le vieux curé sourit en humant sa prise : “L'âge vous calmera, l'abbé, et l'expérience aussi ; vous éloignerez de l'église vos derniers fidèles ; et voilà tout. Dans ce pays-ci, on est croyant, mais tête de chien : prenez garde. Ma foi, quand je vois entrer au prône une fille qui me paraît un peu grasse, je me dis : ‘C'est un paroissien de plus qu'elle m'amène’ ; — et je tâche de la marier. Vous ne les empêcherez pas de fauter, voyez-vous ; mais vous pouvez aller trouver le garçon et l'empêcher d'abandonner la mère. Mariez-les, l'abbé, mariez-les, ne vous occupez pas d'autre chose.” / Le nouveau curé répondit avec rudesse : « Nous pensons différemment ; il est inutile d'insister. » Et l'abbé Picot se remit à regretter son village, la mer qu'il voyait des fenêtres du presbytère, les petites vallées en entonnoir où il allait réciter son bréviaire, en regardant au loin passer les bateaux. / Et les deux prêtres prirent congé. Le vieux embrassa Jeanne, qui faillit pleurer (page 135). » Pour ce qui est du récit *Une Vie*, l'important sans doute est de saisir que Jeanne vit selon l'inspiration d'une autre religion, émue, naturelle, voire hugolienne, comme celle de son père. Mais dans ce chapitre, sans doute sous l'emprise du curé Tolbiac, elle se sépare de son père (page 138). Après la catastrophe de l'adultère punie, quand il s'agira de protéger son Poulet, Jeanne renouera avec sa religion à elle, celle de son père, quand elle affrontera la marquise de Coutelier (page 152).

Quand Jeanne tombe sous l'influence de l'abbé Tolbiac (quel nom militaire !), c'est encore une fois par une sorte de pulsion émotive : le nouveau curé est un extrémiste, un intransigeant, un prophète biblique, et il fait naître en elle des émotions fortes. Maupassant présente le cas de son héroïne comme typique, et sans doute l'est-il, même si, comme l'affirme le curé Picot, il n'est pas majoritaire. Mais la passion anti-érotique du prêtre fou, qui nourrit ses émotions à elle, l'amène à dénoncer Julien et Gilberte auprès du comte. (S'il ne le fait pas en toutes lettres (il est peureux comme l'indique Maupassant), il y arrive du haut de la chaire en les pointant du doigt et en rendant la dénonciation respectable.) En tout cas, Julien, qui allait à la messe dominicale et donc entendant les anathèmes prononcés du haut de la chaire, ne s'y est pas trompé et a fait taire le saint homme par une manœuvre politique. Quoi qu'il en soit, une fois éveillée à la réalité par la rumeur publique (et, je répète, bien après Jeanne qui a compris par elle-même), le comte est soumis à une passion folle, et sa jalousie est magnifique ; il se montre comme il a été décrit depuis le début et comme Jeanne l'a tout de suite imaginé : une bête en colère. À la fin de tout, quand il s'est bien vengé, il y a trois cadavres, et le lecteur est bien obligé de les mettre au pied du nouveau curé zélé. Car ce dernier est l'Iago de ce nouvel Othello.

Ce chapitre donne beaucoup de place au comte de Fourville : il en occupe toute la fin. Son indignation en raison de son ignorance, la honte de sa découverte tardive, sa découverte par des voies pour ainsi dire publiques (merci, encore une fois, monsieur le curé) sont les fondements de sa colère. Et sur ce point, on est bien obligé de reconnaître que Jeanne avait deviné ce qui arriverait. La colère de l'homme est celle d'une bête magnifique, et je devine le plaisir que Maupassant a eu à l'imaginer et à la dire. Mais je trouve plus belle encore

la description de la sorte de peur qui l'habite une fois la colère passée et l'effort physique rendu, une peur bestiale encore (il est comparé à un lièvre qui court et qui se terre) qui accompagne de l'amour pour celle qu'il vient d'assassiner. « Le comte, dès qu'il avait vu rouler la cabane sur la dure descente, s'était enfui de toute la vitesse de ses jambes à travers la pluie et les bourrasques. Il courut ainsi pendant plusieurs heures, coupant les routes, sautant les talus, crevant les haies ; et il était rentré chez lui à la tombée du jour, sans savoir comment. / Les domestiques effarés l'attendaient et lui annoncèrent que les deux chevaux venaient de revenir sans cavaliers, celui de Julien ayant suivi l'autre. / Alors M. de Fourville chancela ; et d'une voix entrecoupée : " Il leur sera arrivé quelque accident par ce temps affreux. Que tout le monde se mette à leur recherche." / Il repartit lui-même ; mais, dès qu'il fut hors de vue, il se cacha sous une ronce, guettant la route par où allait revenir morte, ou mourante, ou peut-être estropiée, défigurée à jamais, celle qu'il aimait encore d'une passion sauvage. / Et bientôt, une carriole passa devant lui, qui portait quelque chose d'étrange. / Elle s'arrêta devant le château, puis entra. C'était cela, oui, c'était Elle ; mais une angoisse effroyable le cloua sur place, une peur horrible de savoir, une épouvante de la vérité ; et il ne remuait plus, blotti comme un lièvre, tressaillant au moindre bruit. / Il attendit une heure, deux heures peut-être. La carriole ne sortait pas. Il se dit que sa femme expirait ; et la pensée de la voir, de rencontrer son regard, l'emplit d'une telle horreur qu'il craignit soudain d'être découvert dans sa cachette et forcé de rentrer pour assister à cette agonie, et qu'il s'enfuit encore jusqu'au milieu des bois. Alors, tout à coup, il réfléchit qu'elle avait peut-être besoin de secours, que personne sans doute ne pouvait la soigner ; et il revint en courant éperdument (page 146).» On pourrait sans doute prétendre que lui aussi est miné par le syndrome de

Stockholm, mais je trouve qu'il est plutôt un homme pris par la jalousie, laquelle n'est qu'une figure violente de l'amour, figure qui s'anéantit quand la vengeance voulue, et pourtant non désirée, a été assouvie. Et cette jalousie folle est pour ainsi dire accentuée par le récit des calculs mesquins de ceux qui gèrent les conséquences de la violence amoureuse. Les scènes autour des corps des adultères sont comiques : Maupassant s'en donne à cœur joie pour dire les propos égoïstes et les actions intéressées des bouseux normands. Après la grandiose violence de la jalousie, vient le petit comique de l'intérêt bien compris. Mais le comique ne fait pas disparaître la violence, au contraire.

Pour revenir à Jeanne, le chapitre présente une sorte de spirale dans le malheur, une nouvelle spirale dans un nouveau malheur. Encore une fois, je trouve que Maupassant est presque sadique dans la façon où il lui enlève tout : elle avait trouvé une sorte de solution à son mal de vivre en devenant enceinte ; elle avait trouvé une sorte de paix par rapport à la liaison de son mari ; elle avait trouvé des émotions de pardon par la religion et malgré les commandements de son curé. À la fin, il ne lui reste rien.

Les trios : « [1] On accourut ; [2] on souleva les débris ; [3] on aperçut deux corps. Ils étaient [1] meurtris, [2] broyés, [3] saignants. [1] L'homme avait le front ouvert et toute la face écrasée. [2] La mâchoire de la femme pendait, détachée dans un choc ; et [3] leurs membres cassés étaient mous comme s'il n'y avait plus d'os sous la chair (page 145). »

Chapitre XI

Le chapitre XI est tout à fait différent des autres : Maupassant y pratique une sorte de télescopage ; après avoir fait avancer son récit à pas de tortue, durant ce seul chapitre, il décrit presque vingt ans de la vie de Jeanne. Ce renversement intratextuel est accompagné d'un renversement intertextuel : encore une fois, image inversée de l'Emma Bovary de Flaubert, la Jeanne de Maupassant se met à aimer son mari infidèle disparu, et plutôt que d'oublier son enfant, elle en fait son idole. Mais Jeanne est une adoratrice tyrannique, en compétition avec tous ceux qui pourraient lui enlever son fils ou même lui *voler* un peu de son amour. Devenue une sorte de mère héroïque, elle le défend même contre le curé Tolbiac, contre les membres de sa propre classe et contre les paysans de son village. « Jeanne, blessée, reprit : “ Dieu est partout, Madame. Quant à moi qui crois, du fond du cœur, à sa bonté, je ne le sens plus présent quand certains prêtres se trouvent entre lui et moi. ” / La marquise se leva : “ Le prêtre porte le drapeau de l'Église, Madame ; quiconque ne suit pas le drapeau est contre lui, et contre nous. ” / Jeanne s'était levée à son tour, frémissante : “ Vous croyez, Madame, au Dieu d'un parti. Moi je crois au Dieu des honnêtes gens. ” / Elle salua et sortit. / Les paysans aussi la blâmaient entre eux de n'avoir point fait faire à Poulet sa première communion. Ils n'allaient point aux offices, n'approchaient point des sacrements, ou bien ne les recevaient qu'à Pâques selon les prescriptions formelles de l'Église ; mais pour les mioches, c'était autre chose ; et tous auraient reculé devant l'audace d'élever un enfant hors de cette loi commune, parce que la Religion, c'est la Religion. / Elle vit bien cette réprobation, et s'indigna en son âme de toutes ces pactisations, de ces arrangements de conscience, de cette universelle peur de tout, de la grande lâcheté gîtée au fond de tous les

cœurs, et parée, quand elle se montre, de tant de masques respectables (page 152).» Mais sa force est fondée dans la faiblesse et l'égoïsme. Et aidée par le baron Jacques et la tante Lison, qui sont ses rivaux pédagogiques, elle prépare sa dernière catastrophe : la perte physique et surtout psychologique de Paul.

Car l'attention que le trio de *mères* accorde à l'enfant est malsaine. Peut-être le père de Jeanne est-il plus réaliste que les deux autres. Mais les trois font trop de cas de l'enfant et ne lui laisse jamais découvrir la rudesse du monde. Ils vivent dans une sollicitude faite de pitié pour lui, mais de pitié pour soi tout autant parce qu'il ne remplit pas le cœur de la tante, parce qu'il pourrait quitter sa mère ou que son grand-père se fait vieux : il n'est pas bon qu'un enfant imagine que ses désirs seront toujours satisfaits parce que ses mères seront toujours là pour le protéger. Entre dix scènes qui le montrent, il y a celle-ci « Et elle frémissait d'inquiétude quand il repartait à cheval dans la nuit : " Surtout ne va pas trop vite, mon petit Poulet, sois prudent, pense à ta pauvre mère qui serait désespérée s'il t'arrivait quelque chose. " / Mais voilà qu'un samedi matin elle reçut une lettre de Paul annonçant qu'il ne viendrait pas le lendemain parce que des amis avaient organisé une partie de plaisir à laquelle il était invité. / Elle fut torturée d'angoisse pendant toute la journée du dimanche comme sous la menace d'un malheur ; puis, le jeudi, n'y tenant plus, elle partit pour le Havre (page 157). » Jeanne est comme la caricature, ou l'idéal, de la mère qui s'inquiète pour son enfant. Il n'est jamais question chez elle de limiter ses émotions et donc son amour pour Poulet. Il n'en reste pas moins que Maupassant fait sentir à chaque fois à quel point cela est nuisible. Mais il me semble qu'il laisse entendre aussi que c'est ainsi, que cette dérive est pour ainsi dire inscrite dans les choses mêmes et d'abord dans le besoin de compensation qui anime Jeanne

depuis tant d'années. Pour le dire autrement, il semble bien que le baron a souvent raison quand il voudrait être sévère avec Paul, mais on ne l'écoute pas, et d'ailleurs, il n'a pas la volonté nécessaire (l'a-t-il jamais eue ?) pour faire le nécessaire. Jeanne éduque mal son fils, mais c'est parce qu'elle-même a été mal éduquée.

À la fin du chapitre, Jeanne a perdu tour à tour son enfant prodigue, menteur et insensible, son père et sa tantine ; elle s'est même mérité les condamnations publiques de Tolbiac. On comprend qu'elle s'évanouisse au pied de la tombe de Lison et qu'elle ne survive que par la grâce d'un ange bien peu pieux. « L'abbé Tolbiac refusa au corps l'entrée de l'église, malgré les supplications éperdues des deux femmes. Le baron fut enterré à la nuit tombante, sans cérémonie aucune. / Paul connut l'événement par un des agents liquidateurs de sa faillite. Il était encore caché en Angleterre. Il écrivit pour s'excuser de n'être point venu, ayant appris trop tard le malheur. "D'ailleurs, maintenant que tu m'as tiré d'affaire, ma chère maman, je rentre en France, et je t'embrasserai bientôt." / Jeanne vivait dans un tel affaïssement d'esprit qu'elle semblait ne plus rien comprendre. / Et vers la fin de l'hiver tante Lison, âgée alors de soixante-huit ans, eut une bronchite qui dégénéra en fluxion de poitrine ; et elle expira doucement en balbutiant : "Ma pauvre petite Jeanne, je vais demander au bon Dieu qu'il ait pitié de toi." / Jeanne la suivit au cimetière, vit tomber la terre sur le cercueil, et, comme elle s'affaïssait avec l'envie au cœur de mourir aussi, de ne plus souffrir, de ne plus penser, une forte paysanne la saisit dans ses bras et l'emporta comme elle eût fait d'un petit enfant. / En rentrant au château, Jeanne, qui venait de passer cinq nuits au chevet de la vieille fille, se laissa mettre au lit sans résistance par cette campagnarde inconnue qui la maniait avec douceur et autorité ; et elle tomba dans un sommeil

d'épuisement, accablée de fatigue et de souffrance (page 163).» Le retour de Rosalie est un coup de théâtre magnifique. Mais je me demande ce qu'il pourrait bien signifier. En tout cas, la vieille servante est bien plus sensée de Jeanne, et au fond, bien plus aimante. Tout montre comment les deux femmes sont différentes. Elles s'attribuent l'un à l'autre l'adjectif *pauvre*, mais sans parler de la situation financière, il est clair que Rosalie est pleine, forte et sensée, alors que pauvre Jeanne est tout le contraire. On peut sans doute dire comme le dit Jeanne que cette différence est le résultat des circonstances. « Jeanne lui reprit les mains et les garda dans les siennes ; puis elle prononça lentement, toujours poursuivie par la pensée qui l'obsédait : « Oh ! moi, je n'ai pas eu de chance. Tout a mal tourné pour moi. La fatalité s'est acharnée sur ma vie (page 166). » » Je note que Jeanne, pourtant encore un peu chrétienne, parle de chance, de tout, et de fatalité : la Providence n'est pas mentionnée ; je me dis qu'on peut remercier la bêtise et la violence et la dureté du curé Tolbiac. Et surtout, je note que Rosalie répond à Jeanne : « Non, vous êtes tombée sur le mauvais homme. » Pour ma part, je crains que même s'il faut blâmer Julien, comme le fait Rosalie, le problème de Jeanne naît d'ailleurs et se situe à l'intérieur d'elle-même. Au fond, je crois que Rosalie sait bien qu'elle ne dit pas vrai : ses paroles de consolation sont un mensonge. Elle a subi la méchanceté de Julien, elle a eu un enfant de lui, mais elle n'a pas été détruite par lui : elle sait qu'on peut se débrouiller et que la vie est en grande partie ce qu'on en fait. Je me demande s'il n'y a pas quand même de la sagesse dans ce mensonge : Rosalie a peut-être compris que Jeanne est incapable de faire face à la vie telle qu'elle est.

Les trios : « Mais la femme, ouvrant les bras, [1] la saisit, [2] l'enleva de nouveau, et [3] la reporta sur son lit avec la force d'un homme. Et comme elle la reposait

doucement sur ses draps, penchée, presque couchée sur Jeanne, elle se mit à pleurer en [1] l'embrassant éperdument [1] sur les joues, [2] dans les cheveux, [3] sur les yeux, [2] lui trempant la figure de ses larmes, et [3] balbutiant : « [1] Ma pauvre maîtresse, [2] mam'zelle Jeanne, [3] ma pauvre maîtresse, vous ne me reconnaissez donc point ? » / [1] Et Jeanne s'écria : « Rosalie, ma fille. » [2] Et, lui jetant les deux bras au cou, elle l'étreignit en la baisant ; [3] et elles sanglotaient toutes les deux, [1] enlacées étroitement, [2] mêlant leurs pleurs, [3] ne pouvant plus desserrer leurs bras (page 164). »

Chapitre XII

On (c'est-à-dire Rosalie qui est une sorte de force de la nature) s'informe sur la situation financière, trouve des solutions et règle les choses à faire : on vend les Peuples et on déménage. Le chapitre XII est construit en bonne partie sur une opposition pour ainsi dire entre l'énergie, le bon sens et les actions de Rosalie et la neurasthénie de Jeanne. C'est le terme psychanalytique contemporain, mais que les Anciens appelaient son syndrome mélancolie. De toute façon, Maupassant n'emploie ni le mot moderne (qui existait déjà à son époque) ni le mot ancien (qu'il ne pouvait pas ne pas connaître). Mais la description qu'il fait de Jeanne dans ce chapitre amasse des mots qui disent sa dépression clinique : « résignée (page 166) », « faible (page 166) », « des larmes dans la gorge (page 166) », « pleurait en silence (page 167) », « anéantie (page 167) », « désespérés et sanglotants (page 166) », « vie morne et sans attentes (page 169) », « qui n'avait plus aucune volonté (page 171) », « saisie d'une crise affreuse de désespoir (page 171) », « sentimentalité malade et grandissante (page 171) », et « exténuée et haletante (page 172) ». Les

campagnards ne s'y trompent pas trop en la baptisant la Folle. Mais chez Jeanne, il me semble qu'il faudrait parler d'une passivité presque génétique : elle est inactive comme sa mère. Et il y a de longs passages qui décrivent sa relation douloureuse avec les choses de sa vie aux Peuples qu'elle doit garder pour sa nouvelle maison et donc au contraire quitter quand ils l'encombrent. La longueur et la minutie de ces descriptions faites et reprises font sentir quelque chose de son désarroi d'âme à la dérive.

Pour Maupassant, et sans doute par opposition à certaines pages de Balzac, les choses, et surtout les lieux, ne sont pas magiquement ou *cosmiquement* liés aux humains. Mais le fait de vivre en elles et avec elles crée des liens, dont le fondement est historique ou psychologique, voire existentiel. Or ce qui est clair, c'est que les choses s'usent, se déginguent et se brisent comme les humains. « Elle allait de pièce en pièce, cherchant les meubles qui lui rappelaient des événements, ces meubles amis qui font partie de notre vie, presque de notre être, connus depuis la jeunesse et auxquels sont attachés des souvenirs de joies ou de tristesses, des dates de notre histoire, qui ont été les compagnons muets de nos heures douces ou sombres, qui ont vieilli, qui se sont usés à côté de nous, dont l'étoffe est crevée par places et la doublure déchirée, dont les articulations branlent, dont la couleur s'est effacée (page 169). » Au risque de me faire ostraciser des amateurs du roman français du XIXe, je trouve que le réalisme de Maupassant est plus simple, moins appuyé que celui de Flaubert et certes plus sensé que celui de Balzac. En tout cas, plutôt que de présenter le réel et ses liens avec l'être humain armé d'une théorie scientifique comme la phrénologie, ou en supposant une correspondance entre les lieux et les événements ou les personnages, Maupassant dit les choses toute simples

qui ne comportent pas d'emblée de sens, mais qui s'alourdissent de significations du fait de leur présence durable auprès des humains. (Sa technique me rappelle le livre de Perec, *Les Choses*. On y raconte une histoire, celle de deux vies, à travers les choses où elles se sont enracinées, et parfois par l'imagination bien plus que par un lien physique. En tout cas, avec Maupassant, les choses revisitées éveillent des émotions. Du coup, le réel est pour ainsi dire poétisé parce qu'il a été la scène des êtres qui y ont vécu. On peut penser à l'expérience d'un touriste à Herculaneum, ou ailleurs, qui voit de ruines, mais devine des vies.) Mais cette technique, cette figure du réalisme, est une clé de lecture de ce roman et les autres de Maupassant : les choses révèlent le fond de l'âme : le physique révèle le psychologique.

Je souligne un passage en particulier qui signale les reproductions que conserve Jeanne. « Elle prit quelques sièges du salon, ceux dont elle avait aimé les dessins dès sa petite enfance : le renard et la cigogne, le renard et le corbeau, la cigale et la fourmi, et le héron mélancolique (page 170). » Jeanne retient des images tirées de La Fontaine, et donc de certaines fables. (La moins connue est sans doute Le Héron, qui comme par hasard est défini par l'adjectif *mélancolique*.) Il est remarquable que les fables auxquelles on fait référence ne présentent pas un portrait très optimiste de la condition humaine. Ce qui ne doit pas surprendre puisqu'il s'agit de La Fontaine. Il me semble que Jeanne ne choisit pas ses images pour leur vérité, mais par une sorte d'attachement mélancolique qui est pour ainsi dire la vérité de son cœur : elle n'apprend rien et se prépare chaque matin à être blessée de nouveau et affaiblit un peu plus. Il me semble que Rosalie pourrait recevoir les images, et la sagesse de La Fontaine plutôt comme les renards de ses fables. Et à la fin, il me semble que Maupassant place là quelques images qui sont

conformes à sa compréhension du monde et des humains. Les choses parlent même quand elles ne peuvent rien dire.

Ce chapitre est trempé dans une lente longue tristesse, mais il n'est pas sans ses moments comiques, qu'on réserve pour la fin. Et c'est la page sur le chien Massacre, nouvelle version de petite mère, qu'on a oublié au château et qu'il faut aller chercher. (La patience de Denis Lecoq est pour ainsi dire infinie : Rosalie a fait de son fils un homme serviable, jusqu'à en faire un défaut.) Mais surtout, c'est l'affrontement final entre l'abbé Tolbiac et Jeanne. Il va de soi que celle-ci n'en aurait pas été capable de faire ce qu'il y avait à faire. Et on imagine que le lâche soldat de Dieu le savait. Mais c'était sans compter sur Rosalie, qui sait distinguer entre les soins du curé Picot, soins qui lui ont mérité une bonne vie avec son fils et son homme, et les lubies du fanatique qui a tourmenté sa maîtresse. « Quand on tourna au coin du village, on aperçut quelqu'un marchant de long en large sur la route, c'était l'abbé Tolbiac qui semblait guetter ce départ. / Il s'arrêta pour laisser passer la voiture. Il tenait d'une main sa soutane relevée par crainte de l'eau du chemin, et ses jambes maigres, vêtues de bas noirs, finissaient en d'énormes souliers fangeux. / Jeanne baissa les yeux pour ne pas rencontrer son regard ; et Rosalie, qui n'ignorait rien, devint furieuse. Elle murmurait : "Manant, manant !" puis, saisissant la main de son fils : « Fiches-y donc un coup de fouet. » / Mais le jeune homme, au moment où il passait contre le prêtre, fit tomber brusquement dans l'ornière la roue de sa guimbarde lancée à toute vitesse, et un flot de boue, jaillissant, couvrit l'ecclésiastique des pieds à la tête. / Et Rosalie radieuse se retourna pour lui montrer le poing, pendant que le prêtre s'essuyait avec son grand mouchoir (page 173). » Maupassant donne son avis sur l'homme de Dieu en inventant cette scène : c'est la

vengeance du Dieu créateur du récit. En tout cas, le lecteur est presque obligé d'être d'accord avec la joie de Rosalie ; il devine aussi que c'est là l'ultime vengeance du bon, trop bon, baron rousseauiste, Simon-Jacques Le Perthuis des Vauds.

Les trios : «Jeanne, d'un sursaut, s'assit dans son lit : "Vendre les Peuples! Y penses-tu? Oh! jamais, par exemple!" / Mais Rosalie ne se troubla pas. " Je vous dis que vous les vendrez, moi, Madame, parce qu'il le faut. " / Et elle expliqua [1] ses calculs, [2] ses projets, [3] ses raisonnements. / Une fois les Peuples et les deux fermes attenantes vendues à un amateur qu'elle avait trouvé, [1] on garderait quatre fermes situées à Saint-Léonard, et qui, dégrevées de toute hypothèque, constitueraient un revenu de huit mille trois cents francs. [2] On mettrait de côté treize cents francs par an pour les réparations et l'entretien des biens ; il resterait donc sept mille francs sur lesquels on prendrait cinq mille pour les dépenses de l'année ; et [3] on en réserverait deux mille pour former une caisse de prévoyance (page 167). »

Chapitre XIII

On pourrait croire que les chapitres précédents avaient tout dit sur le malheur de Jeanne. Et je comprends ceux qui trouvent le roman d'une tristesse presque insupportable. En tout cas, il est assez clair que si Maupassant n'avait pas réintroduit Rosalie dans le récit, il n'aurait pas pu le continuer : il faut croire qu'il tient à allonger son récit, ou terminer ce qu'il a commencé, et il lui faut quelqu'un qui soutienne Jeanne pour lui faire faire ses derniers pas. En tout cas, le chapitre XIII offre une magnifique description de l'ennui, d'une vie rapetissée et sans passion, des jours d'une femme lassée de tout, si ce n'était son amour malade pour son fils, sa

seule passion depuis deux décennies. Parmi tant de témoins de cela, il y a la lettre, la seule, qu'elle écrit à son fils. « Elle lui écrivit une lettre éplorée. / “ Mon cher enfant, je viens te supplier de revenir auprès de moi. Songe donc que je suis vieille et malade, toute seule, toute l'année, avec une bonne. J'habite maintenant une petite maison auprès de la route. C'est bien triste. Mais si tu étais là, tout changerait pour moi. Je n'ai que toi au monde et je ne t'ai pas vu depuis sept ans ! Tu ne sauras jamais comme j'ai été malheureuse et combien j'avais reposé mon cœur sur toi. Tu étais ma vie, mon rêve, mon seul espoir, mon seul amour, et tu me manques, et tu m'as abandonnée ! / Oh ! reviens, mon petit Poulet, reviens m'embrasser, reviens auprès de ta vieille mère qui te tend des bras désespérés. / Jeanne (page 177).” » Sa lettre est pathétique ; on imagine comment le jeune homme a réagi en recevant ce barbouillage plaintif de l'éteignoir qu'est sa mère. La lettre qu'il écrit en réponse, une autre, est malhonnête ; surtout, Jeanne en tire la seule leçon qu'elle peut en tirer, soit que le second amour de sa vie la trahit par un nouvel amour coupable. (Il est impossible qu'elle y voie la fidélité d'un homme pour la femme qu'il aime, soit l'exact contraire du comportement de son père. Il est impossible qu'elle ait noté comment elle est injuste d'appeler Rosalie sa bonne. Il est surtout impossible qu'elle comprenne qu'elle se ment quand elle écrit que sa vie changerait, qu'elle serait enfin heureuse, si son Poulet revenait au poulailler.) Jeanne est aussi mal en point que son chien Massacre. Et encore une fois, je me demande si les descriptions de l'animal et de sa maîtresse, si habiles, si satisfaisantes dans leur horreur banale n'ont pas quelque chose de sadique de la part de l'artiste, mais aussi du lecteur. Massacre meurt, mais Jeanne ne fait que se mourir, ce qui est bien pire.

Mais au moins une fois, une dernière fois, sa jalousie, soutenue par Rosalie, la bonne trop bonne et que Jeanne ne mérite pas, la poussera à se réveiller et à agir : il y a chez elle un sursaut de vie, fût-ce de vie jalouse et mesquine. Mais le récit de Maupassant montre encore une fois à quel point Jeanne est incapable, moins vivante encore que Lison et plus déphasée que ses parents : elle est dépassée par les nouveautés de son époque (un train [page 180] !), elle est étourdie par les rues de Paris (pages 183 et 184), elle est sans défense contre les charognards de son fils (page 184). « Le lendemain d'autres créanciers se présentèrent. Elle donna tout ce qui lui restait, ne réservant qu'une vingtaine de francs ; et elle écrivit à Rosalie pour lui dire sa situation. / Elle passait ses jours à errer, attendant la réponse de sa bonne, ne sachant que faire, où tuer les heures lugubres, les heures interminables, n'ayant personne à qui dire un mot tendre, personne qui connût sa misère. Elle allait au hasard, harcelée à présent par un besoin de partir, de retourner là-bas, dans sa petite maison sur le bord de la route solitaire. / Elle n'y pouvait plus vivre quelques jours auparavant tant la tristesse l'accablait, et maintenant elle sentait bien qu'elle ne saurait plus, au contraire, vivre que là, où ses mornes habitudes s'étaient enracinées. / Enfin, un soir, elle trouva une lettre et deux cents francs. Rosalie disait : « Madame Jeanne, revenez bien vite, car je ne vous enverrai plus rien. Quant à M. Paul, c'est moi qu'irai le chercher quand nous aurons de ses nouvelles. " Je vous salue. Votre servante, / Rosalie." / Et Jeanne repartit pour Batteville, un matin qu'il neigeait, et qu'il faisait grand froid (pages 184 et 185). » Le portrait final est celui d'une zombie, une morte-vivante, quelqu'un qui ne revit que le temps de s'attaquer à ceux qui vivent en vérité. Je ne peux m'empêcher de me souvenir de son retour de Corse au début de sa vie. Heureusement, Rosalie est là qui veille. Mais c'est, je le crains encore et toujours, pour lui

permettre de se survivre et de vivre en souffrant encore plus longtemps dans cette Normandie lumineuse en 1819 et devenue froide et sombre en 1850. Entre ces deux dates, il a le déploiement (est-ce le bon mot ?) d'une vie et la matière d'*Une Vie*.

Les trios : « [1] Elle pensait toujours à Paul, se demandant : [1] “Que fait-il ? [2] Comment est-il maintenant ? [3] Songe-t-il à moi quelquefois ? ” [2] En se promenant lentement dans les chemins creux entre les fermes, elle roulait dans sa tête toutes ces idées qui la martyrisaient ; [3] mais elle souffrait surtout d'une jalousie inapaisable contre cette femme inconnue qui lui avait ravi son fils. Cette haine seule la retenait, l'empêchait [1] d'agir, [2] d'aller le chercher, [3] de pénétrer chez lui. Il lui semblait voir la maîtresse debout sur la porte et demandant : “Que voulez-vous ici, Madame ? ” Sa fierté de mère se révoltait de la possibilité de cette rencontre ; et un orgueil hautain de femme [1] toujours pure, [2] sans défaillances et [3] sans tache, l'exaspérait de plus en plus contre toutes ces lâchetés de l'homme asservi par les sales pratiques de l'amour charnel qui rend lâches les cœurs eux-mêmes. L'humanité lui semblait immonde quand elle songeait [1] à tous les secrets malpropres des sens, [2] aux caresses qui avilissent, [3] à tous les mystères devinés des accouplements indissolubles (page 177). »

Chapitre XIV

Depuis le chapitre XI et jusqu'à la fin du roman, je peine à comprendre l'amour tenace de Rosalie pour Jeanne. L'affection sororale peut-elle être énergique à ce point-là ? Le sentiment de culpabilité peut-il mener jusque-là ? La gratitude pour les bontés faites par la famille Le Perthuis des Vauds peut-elle être aussi profonde ? En

tout cas, je ne sais pas comment j'aurais pu tenir aussi longtemps à soigner cette chiffre plus ou moins ingrate. « Elle répétait à tout moment : " C'est moi qui n'ai pas eu de chance dans la vie." Alors Rosalie s'écriait : " Qu'est-ce que vous diriez donc s'il vous fallait travailler pour avoir du pain, si vous étiez obligée de vous lever tous les jours à six heures du matin pour aller en journée ! Il y en a bien qui sont obligées de faire ça, pourtant, et, quand elles deviennent trop vieilles, elles meurent de misère." / Jeanne répondait : « Songe donc que je suis toute seule, que mon fils m'a abandonnée. » Et Rosalie alors se fâchait furieusement : " En voilà une affaire ! Eh bien ! et les enfants qui sont au service militaire ! et ceux qui vont s'établir en Amérique (page 187). " » Rosalie a raison, mille fois raison, de rappeler ce qu'est la vie des gens ordinaires, qui eux s'en tirent souvent bien mieux cette geignarde privilégiée, mais alors je ne comprends pas comment elle peut rester à côté de ce trou noir émotif ; peut-être sage comme toujours, a-t-elle décidé de quitter son fils et de se donner une tâche qui le libère d'une maman qui aurait été trop envahissante sans cela.

Ce récit, le récit d'une vie, comme le dit le titre, est un chemin de la croix (page 188). Mais Jeanne à la fin s'acharne à se remémorer les stations de ce lent martyre. Pourquoi ? Le regret semble être une sorte de plaisir, ou un objectif à atteindre en le meublant le plus possible d'images précises et émouvantes. Elle devient pour ainsi dire hyperactive à ne rien faire dans le présent pour mieux vivre dans le passé. « Elle ne tenait plus en place ; elle allait et venait, sortait et rentrait vingt fois par jour, et vagabondait parfois au loin le long des fermes, s'exaltant dans une sorte de fièvre de regret. / La vue d'une marguerite blottie dans une touffe d'herbe, d'un rayon de soleil glissant entre les feuilles, d'une flaque d'eau dans une ornière où se mirait le bleu du ciel, la remuaient, l'attendrissaient, la bouleversaient en lui

redonnant des sensations lointaines, comme l'écho de ses émotions de jeune fille, quand elle rêvait par la campagne (page 189).» Aussi, le récit du bref retour aux Peuples est tout à fait à sa place dans ce dernier chapitre. C'est comme si Maupassant tient à montrer comment à la limite, non seulement coupée du présent et incapable d'organiser son avenir, Jeanne ne peut même pas gérer son passé. Elle est coupée, elle s'est coupée, de toutes les dimensions du réel, elle les a vidées de leur substance comme une vampire. Il y a dans ce dernier chapitre de nombreuses ressemblances entre Jeanne et Félicité d'*Un Cœur simple*. Jeanne n'a-t-elle pas été un cœur simple, mais un cœur simple de jeune femme riche, capable elle aussi à sa manière d'imaginer un Saint-Esprit sous forme de perroquet empaillé ?

En tout cas, une fois sur les lieux de son bonheur de jeune femme et même d'épouse blessée, les choses réelles la font basculer dans l'hallucination, une hallucination qui, même quand elle se résorbe, la coupe encore plus du réel. « Elle descendit au salon. Il était sombre derrière ses volets fermés et elle fut quelque temps avant d'y rien distinguer ; puis, son regard s'habituant à l'obscurité, elle reconnut peu à peu les hautes tapisseries où se promenaient des oiseaux. Deux fauteuils étaient restés devant la cheminée comme si on venait de les quitter ; et l'odeur même de la pièce, une odeur qu'elle avait toujours gardée, comme les êtres ont la leur, une odeur vague, bien reconnaissable cependant, douce senteur indéfinie des vieux appartements, pénétrait Jeanne, l'enveloppait de souvenirs, grisait sa mémoire. Elle restait haletante, aspirant cette haleine du passé, et les yeux fixés sur les deux sièges. Et soudain, dans une brusque hallucination qu'enfanta son idée fixe, elle crut voir, elle vit, comme elle les avait vus si souvent, son père et sa mère chauffant leurs pieds au feu. / Elle recula,

épouvantée, heurta du dos le bord de la porte, s'y soutint pour ne pas tomber, les yeux toujours tendus sur les fauteuils. / La vision avait disparu. / Elle demeura éperdue pendant quelques minutes; puis elle reprit lentement la possession d'elle-même et voulut s'enfuir, ayant peur d'être folle. Son regard tomba par hasard sur le lambris auquel elle s'appuyait; et elle aperçut l'échelle de Poulet. / Toutes les légères marques grimpaient sur la peinture à des intervalles inégaux; et des chiffres tracés au canif indiquaient les âges, les mois, et la croissance de son fils. Tantôt c'était l'écriture du baron, plus grande, tantôt la sienne, plus petite, tantôt celle de tante Lison, un peu tremblée. Et il lui sembla que l'enfant d'autrefois était là, devant elle, avec ses cheveux blonds, collant son petit front contre le mur pour qu'on mesurât sa taille. / Le baron criait: «Jeanne, il a grandi d'un centimètre depuis six semaines.» / Elle se mit à baiser le lambris, avec une frénésie d'amour. / Mais on l'appelait au dehors. C'était la voix de Rosalie: «Madame Jeanne, madame Jeanne, on vous attend pour déjeuner.» Elle sortit, perdant la tête. Et elle ne comprenait plus rien de ce qu'on lui disait. Elle mangea des choses qu'on lui servit, écouta parler sans savoir de quoi, causa sans doute avec les fermiers qui s'informaient de sa santé, se laissa embrasser, embrassa elle-même des joues qu'on lui tendait, et elle remonta dans la voiture. / Quand elle perdit de vue, à travers les arbres, la haute toiture du château, elle eut dans la poitrine un déchirement horrible. Elle sentait en son cœur qu'elle venait de dire adieu pour toujours à sa maison (pages 191 et 192).» Cette scène est non seulement une sorte d'accomplissement de la ruine de Jeanne, mais elle rappelle ou annonce les scènes d'hallucination dont Maupassant a le secret: il y tient, je crois, parce qu'elles sont des phénomènes que son travail herméneutique exceptionnel souligne pour révéler le fond de son pessimisme face au monde

absurde, au piège de la vie et à la contradiction au fond des choses.

Que dire de la fin du roman qui est un dernier moment de tendresse ? D'abord, cette tendresse est physique et biologique, voire presque sexuelle, mais n'a pas de fondement dans une décision de Jeanne. Ensuite, elle est le résultat des actions de Rosalie qui a ramené l'enfant qui peut encore être sauvé, comme elle veut sauver Jeanne. Cela ne permet pas d'augurer que Jeanne sera revivifiée en profondeur : on est dans le domaine des émotions d'une velléitaire, d'une rêveuse et d'une dépressive : on connaît trop ses moments de joie et leurs suites terribles, et si on voit la pauvre Jeanne être ramenée, comme malgré elle, d'une rêverie à la réalité. Mais, demande-t-on, pour combien de temps ? Enfin, et surtout sans doute, on craint pour la pauvre enfant qui est dans les bras de Jeanne ; sa vie sera infernale du fait de la tendresse excessive de la grand-mère, à moins que Rosalie s'y mette... Peut-être, cet enfant, née à peu près l'année de la naissance de Maupassant lui-même, saura-t-elle vivre une autre vie que celle de sa grand-mère, une vie plus près de celle de son demi-frère, Denis Lecoq ... Mais si le lecteur s'en tient à ce qui est dit dans le roman, si le lecteur se réfère aux autres romans de Maupassant, ce moment de tendresse est voué à l'échec, qui est inscrit dans la structure même de la vie, la structure de l'être-pour-la-mort, qui a été révélée par une vie, la vie de Jeanne.

Ensuite, que dire de la dernière phrase qui contient le substantif du titre ? D'abord, elle est dite non pas par Jeanne, mais par Rosalie. Ensuite, il est question de *la* vie, et de la façon de la recevoir. En somme, dit Rosalie, l'illusion est au cœur de l'expérience de la vie. Mais cette philosophie d'une campagnarde, toute vraie qu'elle puisse être, semble être minée par le récit qui porte le

titre *Une Vie*. Au moins ceci : ce ne sont pas les choses elles-mêmes, les circonstances de la vie dans leur multiplicité qui sont déterminantes, c'est ce que les humains en font qui est l'essentiel. Dans ce cas, j'entends et j'attends, presque, la distinction sartrienne entre la situation et le projet qu'il rend possible. Et, pourquoi pas?, j'entends alors l'aphorisme sartrien le plus connu : « L'enfer, c'est les autres. »

Les trios : « Et Jeanne, sans répondre un mot, mit son chapeau. Une [1] joie profonde et inavouable inondait son cœur, [2] une joie perfide qu'elle voulait cacher à tout prix, [3] une de ces joies abominables dont on rougit, mais dont on jouit ardemment dans le secret mystérieux de l'âme : la maîtresse de son fils allait mourir (page 193). »